



HAL
open science

LE DEVELOPPEMENT DES LANGUES ANDINES ET LA FORMATION LINGUISTIQUE ARU CHEZ LES NAZCA

Oscar Daniel Llanos Jacinto

► **To cite this version:**

Oscar Daniel Llanos Jacinto. LE DEVELOPPEMENT DES LANGUES ANDINES ET LA FORMATION LINGUISTIQUE ARU CHEZ LES NAZCA. British Archaeological Reports International Series. Le bassin du Rio Grande de Nazca, Pérou: archéologie d'un État andin 200 av. J.-C.-650 ap. J.-C., Archaeopress, pp.117-138, 2009, BAR international series. halshs-00808547

HAL Id: halshs-00808547

<https://shs.hal.science/halshs-00808547>

Submitted on 5 Apr 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chapitre VI

LE DEVELOPPEMENT DES LANGUES ANDINES ET LA FORMATION LINGUISTIQUE ARU CHEZ LES NAZCA

Les langues andines au XVI^e siècle et au XVII^e siècle

Les chroniques de la conquête du Pérou, ainsi que divers registres coloniaux du XVI^e et XVII^e siècle, nous informent de l'existence d'une notable diversité de langues dans les Andes centrales. Parmi ces langues, dominaient par ordre décroissant le *quechua*, l'*aymara*, le *puquina*, le *mochica* et le *quingnam*. C'est grâce à ces langues que les États les plus puissants de cette époque se sont développés. Ainsi au XVI^e siècle la langue quechua était celle qui détenait le plus fort dynamisme politique et commercial sous la protection de l'empire Inca¹.

Parmi les langues parlées dans les Andes du Nord, en partant des zones équatoriennes², on parlait le *barbacoa*, apparenté selon Beuchat et Rivet (1910) à la famille macro Chibcha alors que pour Torero (2002) et Fabre (1998), il s'agissait d'une branche indépendante. Selon Torero (2002), le *barbacoa* était d'une part formé par des dialectes tels que le *pasto* et le *cuaquier* qui étaient parlés dans le sud de la Colombie, et d'autre part, par les langues *kara* ou *otavalo*, le *cayapa* et le *colorado*, qui allaient envahir le nord de l'actuel Equateur. Une autre langue de la région équatorienne, le *panzaleo* ou *kito* selon Paz et Miño (1941), avait cours dans l'actuelle province de Quito. Cette langue selon Torero (2002), n'est pas recensée dans la classification linguistique. Il y eut aussi les langues *puruguay* au nord et *cañar* au sud, probablement apparentées (Paz et Miño, 1941), mais également inclassables. On les parlait dans le sud de l'Equateur, où les Incas fondèrent la grande cité de Tumibamba. La langue *palta* apparentée selon certaines sources à la famille *jibaro*, s'est développée conjointement avec les populations Cañar (Torero, 2002). Dans toute cette région équatorienne, on observa aussi l'expansion d'enclaves quechuas.

Dans les vallées de la côte nord du Pérou (le nord du département de Piura) se pratiquait le *tallan*³. Cette langue était formée de deux dialectes principaux, le premier appelé *colan* se serait développé dans la baie de

Paita et dans la basse vallée de La Chira, le second nommé *catacaos*, régnait dans les vallées moyennes de La Chira et de Piura. Une autre langue, le *sec* ou *sechura*⁴, indépendante mais interpénétrée par le tallan, était parlée dans toute la basse vallée de Piura et dans le désert de Sechura (au sud du département de Piura). La langue *olmo*⁵ apparentée à la langue *sec*, avait pour aire de développement, les territoires intérieurs, entre le désert du littoral de Sechura et les premiers contreforts de la sierra (le nord du département de Lambayeque). La langue *muchic* ou *mochica*⁶, appelée aussi *yunga*, bien documentée durant la période coloniale, était indépendante et différente des précédentes. Elle s'était répandue tout au long des vallées de La Leche, Reque, Zaña (département de Lambayeque) et Jequetepeque, jusqu'à la zone de Pacasmayo (au nord du département de La Libertad). Il est très probable que cette langue, durant la première époque des développements régionaux, ait été la langue principale de la civilisation Mochica.

La langue *quingnam*⁷ différente du *muchic*, possédait aussi un dialecte appelé "*la pescadora*", qui était parlé par les commerçants et les pêcheurs de la côte. Cette langue était employée depuis Pacasmayo, sur les côtes des départements de La Libertad, d'Ancash jusque dans la vallée de Huarmey, et elle parvint même jusqu'à la vallée de Fortaleza, à l'extrême nord du département de Lima. Elle existait parallèlement à la langue *mochica*, avec laquelle elle eut de multiples contacts. Le *quingnam* aurait été la langue dominante de ce que l'on appelait l'empire Chimu conquis par les Incas⁸. Cet empire, avait investi un vaste territoire, s'étendant depuis la côte nord, du département de Tumbes jusqu'à la vallée de Fortaleza à Lima, incorporant ainsi les langues des côtes précédemment nommées. Cependant, à des périodes antérieures, durant l'époque Mochica, elle devait occuper une place importante avec le *muchic*, comme groupe linguistique à l'intérieur de la sphère politique Mochica.

Des linguistes, comme Loukotka (1935) et Castellvi (1958), émirent la thèse que sur la côte nord du Pérou et la côte sud de l'Equateur, s'était développée une famille

¹ Cieza de León qui parcourut les Andes entre 1548 et 1550 raconte qu'à cette époque, les populations connaissaient et parlaient la langue quechua, sur une étendue territoriale de plus de 1200 lieux, en même temps que leurs propres langues, si nombreuses, si variées que si l'on avait voulu les écrire, personne n'aurait pu le croire. "...se sabia y usaba una lengua [quechua] en mas de mil y doscientas leguas y aunque esta lengua se usaba todos hablaban las suyas que son tantas que si lo escribiese no lo creerían....." (Cieza de León, [1553] 1985: 72).

² Pour une vision générale des langues préhispaniques de l'Equateur, voir "Las agrupaciones y lenguas indígenas del Ecuador" de Luis T. Paz et Miño, 1961.

³ Cabello de Balboa [1586] 1951: 326, 467) nous informe que les habitants des vallées Pochos, sur les rives du Chira, et ceux de Tangarará, ainsi que les habitants de Piura et Catacaos se classaient comme Tallanes.

⁴ Calancha ([1639] 1976 : 1235) et Martínez de Compañón (1978: t. II, fol. IV), mentionnent le *sec* ou *sechura* comme l'une des langues des côtes de Piura.

⁵ Cabello de Balboa ([1586] 1951: 219) précise que les populations de Olmos avaient inventé de nombreux mots afin que leur langue ne puisse être comprise par les autres groupes.

⁶ Langue amplement répertoriée par divers chroniqueurs. L'œuvre de Carrera Daza (1644) *Arte de la Lengua Yunga de los valles del obispado de Trujillo del Perú*, est considérée comme le meilleur témoignage de la langue *mochica*.

⁷ Désignée par Calancha ([1639] 1976 : 1235), comme la langue des vallées de Trujillo.

⁸ Calancha (*Ibid.*) a désigné le *quingnam* comme la langue du cacique el Chimo qui conquiert depuis Trujillo plusieurs vallées côtières, Paita, Tumbes, Paramonga, Pacasmayo, et d'autres territoires jusqu'à Lima.

linguistique appelée *chimu-purahá⁹-mochica*. Ce qui, avec les termes que nous utilisons, peut se décrire comme la famille *quingnam-puruguay-mochica*, qui incluait aussi le *cañar* (Rojas et Bravo, 1989 : 37). Une grande partie de cette classification se fonde sur de supposées ressemblances phonétiques entre les langues déjà nommées. Une systématisation qui n'est plus admise de nos jours mais néanmoins, qui montre que ces similitudes étaient probablement dues à la coexistence de ces langues, depuis des époques très anciennes.

Dans le bassin de Jaén, derrière la cordillère nord péruvienne, les fouilles archéologiques ont mis au jour des sites très anciens qui dateraient de 1000 ans av. J.-C. (Shady, 1987). En effet dans cette région, l'œuvre anonyme "*Relación de la tierra de Jaén*" (1570), nous révèle qu'une langue appelée le *patagon* (aujourd'hui éteinte), se développa précisément sur les territoires où s'effectua la première fondation de la ville de Jaén. Cette langue, sur laquelle on possède très peu de données a été classée comme langue *caribe* (Rivet, 1934 : 246). Une autre langue de la région disparue elle aussi, a été appelée *vagua* (Diego de Palomino, [1549], 1965 : 187-188), parlée dans la vallée de Bagua. Elle a été décrite comme différente du patagon selon la *Relación de la tierra de Jaén* (Anónimo, [1570] 1965 : 144). Rivet (1934), discerne une similitude entre le *vagua* et le patagon et enfin de compte son appartenance à la famille *caribe*, malgré des données insuffisantes sur cette langue. D'autres registres du XVI^e siècle, signalent aussi l'existence d'autres langues, telles que le *palta*, le *cañar* et le *malacato*, qui étaient compréhensibles entre elles (Salina Loyola, [1571] 1965 : 301). Comme nous l'avons déjà vu, la langue *palta* et le *cañar* étaient aussi implantées en Equateur. On peut citer d'autres langues disparues répertoriées dans cette région, comme le *llanque*, le *tabancal* et le *copallan* (Anónimo, [1570] 1965 : 144-145). Cependant le peu de données linguistiques rend difficile leur classement. Dans la *Relación de la tierra de Jaén*, est décrite aussi une langue appelée *chirino*, différente de la langue *palta* (*Ibid.* : 143). Le *chirino* a été classé à l'intérieur de la famille linguistique *candoshi* (Rivet, 1934: 246). La dernière langue répertoriée est le *sacata* considéré comme différent des précédentes (Anónimo, [1570] 1965 : 145). Cette langue a été classée à l'intérieur de la famille *arahuac* (Torero, 2002: 293). Nous pouvons donc conclure que le *sacata* est une sorte de prolongement de l'*arahuac* amazonien vers l'occident Andin.

Si l'on quitte les régions de Jaén, on peut citer d'autres idiomes très différents de ceux identifiés auparavant, comme le *cipicatona* et le *maynas* (Salinas Loyola, [1557] 1965: 201, 206, 213). Sur la base d'une analyse phonétique et d'une association historique des données existantes de la langue *maynas*, on a déduit que cette langue aurait eu une origine *tupi* (Torero, 2002 : 283). Il est important de signaler que quelques unes de ces zones

de Jaén sont occupées aujourd'hui par des populations *jibaros*, qui seraient descendues du nord pour s'installer dans les territoires abandonnés par les populations *Cipicatona* et *Maynas*, conséquence du processus des *reducciones* de leurs populations, imposé par le catholicisme espagnol.

Au sud du bassin de Jaén, les chroniques précisaient que la langue quechua était bien implantée. Cependant l'analyse toponymique réalisée par Torero (2002) dans ces zones, a permis d'identifier des langues antérieures au quechua et de reconstruire leurs probables aires de diffusion. Ces langues, passèrent peut-être inaperçues durant l'époque de la conquête, soit parce que les locuteurs étaient peu nombreux, soit parce qu'elles étaient déjà éteintes à cette époque. Parmi ces langues, on dénombre le *den*, pratiqué à l'est du département de Lambayeque et à l'ouest du département de Cajamarca, accolé ainsi aux territoires de langue *mochica* et en partie au *quingnam*. Une autre langue a été identifiée, le *cat*. Elle était répandue dans les régions orientales semi forestières du département de Cajamarca, et à l'est des territoires de la langue *den*. Cette langue selon Torero pourrait être plus ancienne que le *den* et avoir été éliminée par celle-ci, ou par le *culle*, mais surtout par le quechua. Cependant la toponymie *cat*, semble avoir quelque ressemblance phonétique avec quelques langues encore parlées en Equateur comme le *puruguay* et le *cañar* (Torero, 2002 : 372). Nous pouvons donc en déduire que le *cat* a été une langue très étendue, mais peu à peu éliminée du Pérou par les autres langues contemporaines, et dont il ne resterait que des traces toponymiques. Une autre langue, le *chacha*, idiome de la société des *Chachapoyas* conquis par les Incas, occupait les provinces sud de l'actuel département de Amazonas. A l'arrivée des espagnols, cet idiome avait déjà à moitié disparu ou peut-être fut-il débordé par le quechua, ce dernier étant imprégné phonétiquement par le *chacha* (*Ibid.* : 264).

Dans la sierra, à l'est du territoire de la langue *quingnam*, les registres du XVI^e siècle mentionnent l'existence d'une langue nommée *guamachuco* (San Pedro et Canto, 1918) mais qui devait s'appeler au XVII^e *culle* (Ramos Cabredo, 1950). Selon une autre source la langue *culle* était encore parlée durant le XVII^e siècle (Zevallos, 1948 : 118). Grâce à sa position géographique le *culle* aurait maintenu durant la période coloniale une coexistence avec le quechua et l'espagnol, et son dynamisme nous a laissé des toponymes hybrides dans sa région de développement. Il apparaît donc que cette langue, à une époque antérieure à la conquête, coexistait dans le sud avec le quechua, tout en conservant son indépendance, mais également avec les langues *den* et *cat* au nord et la langue *cholona* à l'est. Précisément cette langue a occupé les zones des territoires frontaliers des actuels départements de Cajamarca, La Libertad et Ancash. Torero (2002) trouve des toponymies d'origine *culle* sur la côte de Puerto Salaverry (La Libertad), et même en Amazonie, près de l'affluent du río Marañon, entre les départements de Cajamarca, La Libertad et Huanuco. A l'est des territoires de langue *culle*, entre le bassin du

⁹ La langue *puruhá* ou *puruguay*, se développa dans les provinces équatoriennes de Bolívar et Chimborazo. Il en reste peu de mots (Voir Paz et Miño, 1942).

Marañon et de l'Ucayali, qui traversent les régions du département de Huanuco, Ancash, La Libertad et Cajamarca, grâce aux sources espagnoles on a répertorié dès la fin du XVI^e siècle l'existence d'une langue appelée *cholona* (Mata, 1748 ; Mogrovejo, 1920). Cette langue, dont les derniers locuteurs vécurent jusqu'en 1950, du fait de sa situation géographique, aurait eu un contact presque millénaire vers l'ouest, avec les langues quechua, culle, chacha, den et cat et vers l'est, avec les familles linguistiques amazoniennes pano et arahuac, jouant ainsi un rôle de langue intermédiaire, entre les sociétés andines et les sociétés des forêts amazoniennes.

Sur la côte et dans la sierra centrales, de même que sur la côte sud, et à un moindre degré dans les zones entourant le lac Titicaca, la langue quechua¹⁰ s'était très bien développée et englobait plusieurs dialectes. Parmi ceux-ci, on trouvait le *huayhuash* qui s'étendait dans la sierra d'Ancash, la sierra nord de Lima, la sierra de Huanuco, Cerro de Pasco et Junín, ainsi que la sierra située entre les départements d'Ica et de Huancavelica. Au delà de ces territoires se pratiquait le dialecte *quechua yungay* réparti sur la côte et dans la sierra occidentale, faisant partie de l'étage écologique de la *yunga* maritime. Le *yungay* se composait à son tour de deux variantes : le *quechua limay* et le *quechua chinchay*. La branche *limay* dont le foyer est la *yunga* maritime de Lima, occupait un espace discontinu, composé d'enclaves, atteignant la sierra nord de La Libertad et de Cajamarca. Au contraire, la branche *chinchay* plus dynamique, à l'arrivée des espagnols, avait réussi un développement régional presque uniforme. Au sud, le quechua *chinchay* atteignit les côtes du département d'Ica et d'Arequipa, se prolongeant vers l'intérieur, dans la sierra des départements d'Ayacucho, Huancavelica, Apurímac, Cuzco et quelques régions de l'*altiplano* de Puno, en Bolivie, il gagna Cochabamba, Sucre et Potosí pour arriver au nord de l'Argentine (Tucuman, Catamarca et Santiago de Estero). Dans toutes ces régions, le quechua s'opposait de façon singulière aux divers dialectes aru qui l'influencèrent cependant sur le plan phonétique. Le quechua *chinchay* avait réussi à s'étendre dans la sierra nord orientale du Pérou et certaines régions de la forêt haute tropicale péruvienne, en se propageant jusqu'aux sierras de l'Equateur et du sud Colombien.

Une autre langue importante, l'aru¹¹, s'était répandue dans la sierra centrale et septentrionale, et s'était développée aussi sous la forme de plusieurs dialectes. Durant la conquête espagnole, la zone où dominait l'aru, d'après les données des chroniqueurs concernait les régions du dialecte aru-aymara dans la sierra d'Arequipa, Puno, le bassin du lac Titicaca, mais aussi les lacs Poopó et

Copaisa, et se prolongeait jusqu'à la Paz, Oruro et Potosí en Bolivie. Ce contexte est presque semblable à celui aujourd'hui. Dans ces régions l'aru-aymara avait supplanté la langue puquina.

D'autres dialectes aru, ont été répertoriés à la fin du XVI^e siècle, à Huarochirí et à Yauyos (sierra de Lima), sans noms précis, mentionnés comme langues locales différentes du quechua selon les données du prêtre Alonso de Bárcena¹². Tello (1979) avait remarqué la nette différence entre cette langue de la sierra de Lima et le quechua, la désignant par les termes de akaro ou cauqui. Tandis que Martha Hardman (1975), considérait que le dialecte aru de la zone de Cachuy appartenait au cauqui et celui de la région de Tupe relevait du jaqaru¹³. De la même façon Hardman est convaincue que les deux dialectes étaient étroitement apparentés à l'aymara du haut plateau et donc, faisaient partie de la même famille linguistique. D'après Torero (2002 : 111), le cauqui comme le jaqaru procèdent du même dialecte aru de Huarochirí, et leurs différences sont dues à des particularités locales, en conséquence on peut les identifier comme un dialecte unique aru nommé cauqui/jaqaru¹⁴.

Le cauqui/jaqaru, régnait dans la sierra des provinces de Lima, de Huarochirí, de Yauyos, de Canta et Cañete, et celle de Castrovirreyna (département de Huancavelica). Il est possible qu'un dialecte aru, frère du cauqui/jaqaru, ait pu coexister dans les régions de Chíncha, Ica et Nazca et que ce fait soit passé inaperçu par les Espagnols en raison de la domination du quechua *chinchay* à cette époque. Le cauqui/jaqaru aurait eu comme principal support politique durant le XV^e et XVI^e siècle, le puissant Etat des Yauyos¹⁵, qui s'allia aux Incas (Rostworowski, 1989: 58). Cependant des documents datant de 1586 révèlent que dans les localités de la province de Vilcas Guaman (Ayacucho), donc assez proches de Huarochirí et de Yauyos, il existait des langues différentes du quechua imposé par les incas. Elles étaient décrites comme très anciennes et pratiquées par les habitants originaires de cette région (Carbajal, [1570] 1965 : 206). Il s'agissait probablement d'une branche aru. Selon la même source, d'autres populations voisines parlaient l'aymara (*Ibid.* : 211). Vers 1935, sur les massifs abrupts de Chongos

¹⁰ Pour l'étude de cette langue voir les travaux d'Alfredo Torero, en particulier *El quechua y la historia social andina* (1974).

¹¹ Le terme *aru* a été utilisé de manière opérationnelle par Torero (2002), pour englober les divers dialectes apparentés génétiquement. Parmi ces derniers domine le *cauqui/jaqaru*, l'aymara de l'*altiplano* et ceux que l'on nomme les *huahuasimis* aujourd'hui disparus. Même si Torero ne le signale pas, le terme *aru* dans ces dialectes exprime l'action de converser ou parler, par exemple *arusch* en cauqui/jaqaru et *aruchaña* en aymara de l'*altiplano*.

¹² On attribue au Père Alonso de Bárcena ou Barzana l'*Arte y Vocabulario de la lengua general del Perú llamada quichua y en la lengua española* (1586). Dans une correspondance adressée à son supérieur provincial, il raconterait que dans la région de Huarochirí, il existait de nombreux villages où l'on ignorait le quechua, essentiellement les femmes qui usaient d'une langue particulière (Acosta, 1954b: 267-68). Barzana ajoutait que lorsqu'un prêtre utilisait le quechua pour ses prêches, ceux-ci étaient immédiatement traduits par le *curaca* local dans l'idiome du village (*Ibid.*). Ces observations s'expliquaient par le fait que selon la politique inca, seuls les *curaca* et les autorités régionales devaient pratiquer le quechua considéré comme langue administrative.

¹³ Cachuy et Tupe sont deux districts de la province de Yauyos, dans le département de Lima.

¹⁴ Neli Belleza (1995), optant pour le terme Jaqaru a élaboré un dictionnaire Jaqaru-Castellano Castellano-Jaqaru.

¹⁵ Etat à la politique expansive qui avait réussi à s'imposer dans la région, et à maintenir une constante belligérance militaire avec ses voisins du littoral et de la sierra.

Alto, (province de Huancayo, Junin), on découvrit deux dialectes classés comme aru, le *llamish* parlé par des bergers éleveurs de lamas dans les environs de la cordillère de Huantan à proximité de la ville de Yauyos, et le *cachi nuna* parlé aussi par des bergers des punas de Quillpaco et Huamachi, près du district de Laraos (province de Yauyos) (Villar Cordoba, 1935: 56). En 1586, Luis de Monzón (1965a : 220-225, 1965b : 228, 1965c : 237-248) signalait que les populations de la province de Lucanas (Ayacucho), en plus de la langue quechua, avaient comme langue naturelle l'aymara et d'autres appelées *huahuasimis*¹⁶, ce qui signifie « langue étrangère à la langue courante ». Cette évaluation, ne laisse aucun doute quant à l'existence de zones aru, depuis les régions de Lima jusqu'au haut plateau du lac Titicaca. Ces sources ainsi que d'autres registres de villages invoquant des langues différentes du quechua au cours du XVI^e siècle¹⁷ dans la sierra sud, permettent de reconsidérer l'existence de *huahuasimis*, aujourd'hui disparus. Ces dialectes aru ont dû se trouver disséminés entre Ayacucho, Huancavelica, Cuzco et Arequipa, zone complètement encerclées par le quechua. Parmi les différents groupes huahuasimis aru, proposés par Torero (2002), se trouve le *chocorvos* composé par le *vilcas* dans la province de Vilcashuaman à Ayacucho et le *Cundi*¹⁸ ou *quichua* à Apurimac, Cuzco et dans la province de l'Unión entre les vallées d'Alca et de Cotahuasi à Arequipa. Reste enfin le *chumbivilcas* dans la province du même nom dans le département de Cuzco et le Lucanas qui s'étendait sur les anciens *repartimientos* de Atunrucana, Laramati, Rucanas, Antamarca et Atunsora, dans les actuelles provinces du sud du département d'Ayacucho bordant les régions d'Ica, Nazca et Acari. En ce qui concerne ces territoires côtiers, tout laisse supposer l'existence de dialectes aru très anciens qui auraient survécu jusqu'au XVI^e siècle. Cependant il y aurait eu aussi une sorte de bilinguisme dans le quel l'aru semblait totalement dominé, au sein d'une population qui avait déjà adopté le quechua comme langue principale.

La langue puquina¹⁹, aujourd'hui disparue, et dont on a des preuves de l'existence au XVI^e siècle, s'est développée dans deux régions différentes. En premier lieu, autour du lac Titicaca sur le haut plateau péruvien et bolivien. Plus tard, entre la côte et la sierra des provinces sud d'Arequipa, de Moquegua et de Tacna. Enfin, en Bolivie, dans les provinces de Potosí et Sucre. Le

puquina se trouvait entouré fondamentalement par l'aru aymara et secondairement par le quechua (Torero, 1965, 1975 ; Cerrón Palomino, 2004). Sa dispersion dans une vaste aire géographique, expliquerait le déclin de l'ancienne hégémonie linguistique dans toutes ces régions. Sa suprématie remonterait à l'époque du développement des civilisations Pucará et Tiahuanaco.

Le *callahuaya*²⁰, une langue encore répertoriée durant la seconde moitié du XX^e siècle, est apparenté au puquina. Elle était parlée presque exclusivement par les médecins herboristes itinérants et tenue secrète par ces communautés qui s'exprimaient aussi couramment en aymara, en quechua et en espagnol. Elle était utilisée dans les régions situées au nord-est du lac Titicaca, entre la cordillère de Carabaya et les aires limitrophes avec l'Amazonie (provinces actuelles de Carabaya, Sandia dans le département de Puno, la province de Bautista Saavedra, en Bolivie²¹), dans une aire qui à l'époque Inca, a été nommée *Contisuyo* ou *Callavaya*²². Selon Saignes, dans l'introduction à Girault (1989), les guérisseurs callahuayas seraient les héritiers des prêtres médecins, mages de Tiahuanaco. Cependant, étant donné leur situation géographique au nord du lac Titicaca, il serait plus judicieux de les considérer comme les héritiers des pratiques curatives des Pucará.

Enfin, on trouve la langue appelée *uruquilla*²³ ou *uruchipaya*, qui s'est également développée sous forme d'îlots. Elle se composait de dialectes tels que le *chipaya*, *l'iruito* et *l'ancoaqui*, dont un seul a survécu, le chipaya. L'iruito et l'ancoaqui furent répertoriés jusqu'au milieu du XX^e siècle, sur la rive sud-ouest du lac Titicaca et dans les environs de l'embouchure du Río Desaguadero, ainsi que sur la rive nord-ouest du même lac dans la province de Puno. Le chipaya, par contre, se localisait aux environs des rives du lac Poopó, dans la province de Oruro (Bolivie), sur les rives du lac Copaisa dans la province de Atahualpa (Bolivie), et dans les zones sud de la province de Potosí (Bolivie) (Voir Torero, 2002 : fig. 10).

²⁰ Cette langue fut aussi presque totalement ignorée durant la période coloniale, du fait peut-être de son caractère secret parmi les communautés de guérisseurs itinérants. Il existe un vocabulaire callahuaya publié par Louis Girault (1989). Selon Torero, (2002 : 392) le callahuaya aurait été le résultat d'un puquina qui adopta totalement les traits phonologiques et grammaticaux quechua de Cuzco tout en maintenant le lexique puquina.

²¹ Actuellement, six communautés de cette province se considèrent comme Callahuaya : Curva, Chajaya, Cari, Inca, Kanlaya et Wata Wata. Elles continuent probablement à pratiquer secrètement cette langue.

²² Précisément dans une des peintures symboliques de l'Inca Huascar datant de l'époque coloniale, apparaissent sur des tablettes les noms des quatre régions ou *suyos* de l'empire Inca, à la place de *Contisuyo* apparaît *Callavaya* (Murua, 1962 : I, 114, pl. XXX).

²³ Selon des documents datant du début du XVII^e siècle, l'uruquilla se détache nettement des autres langues de la zone de Titicaca. Elle émanait de l'ethnie des Uros (Lizarraga, 1947) qui de nos jours, est passée totalement sous l'emprise de la langue aymara ; malheureusement on n'a retrouvé aucune grammaire ou vocabulaire de l'époque coloniale. Ce n'est qu'à partir du XX^e avec Max Uhle qu'on commence à l'étudier sérieusement.

¹⁶ *Huahu* en quechua signifie « hors » et *simi* « langue », qui peut se traduire « langue étrangère à la langue courante » ; en d'autres termes pour se différencier du *runasimi* imposé par les Incas. Le *runasimi* ou « langue des hommes » connue comme quechua.

¹⁷ Il s'agit des Relations de Pedro de Carbajal (1586) et de Francisco de Acuña (1586), publiées par Jiménez de la Espada (1965 : Vol. I).

¹⁸ Mot utilisé pour définir le dialecte aru de la région de Cuzco appelé aussi *quichua*, pour éviter d'être confondu avec le terme général de la langue quechua (Torero 2002:135). Ce dialecte aurait été utilisé généralement par les premières populations de la vallée de Cuzco parmi lesquelles les quichuas futurs Incas, qui l'abandonnèrent progressivement, mais conservée en secret par l'élite inca. (Cobo, [1639] 1956 : II, L. XII, cap. III, 64).

¹⁹ Elle figurait sur la liste des langues principales, cependant le clergé espagnol ne se donna pas la peine de publier une grammaire puquina. L'unique oeuvre dédiée au puquina est celle de Luis Jerónimo de Ore (1607), dans laquelle il introduit vingt-six textes dans cette langue.

Dans l'ensemble, ce processus linguistique remonterait peut-être à l'époque de la sédentarisation archaïque. Toutefois, il est probable que durant tout son développement il dut y avoir de nombreux changements. Cependant, ces modifications furent moins considérables et moins soudaines que celles qui résultèrent de la conquête espagnole.

Même si d'autres langues andines ont pu exister pendant le XVI^e siècle, elles n'ont pas été répertoriées à temps. Mais l'étude de tous ces groupes linguistiques fait apparaître une sorte de grande mosaïque multi-ethnique de la société andine. D'autre part, nous ne devons ni ignorer ni écarter, dans le processus andin, les interactions entre les sociétés des Andes et les grandes familles linguistiques amazoniennes *pano*, *arahuac* et *tupi guarani*, avec lesquelles elles sont entrées en contact direct ou indirect, quoique maintenues géopolitiquement à distance dans le processus de développement andin.

L'émergence des langues andines

Bien qu'on ait pu obtenir une image de la distribution régionale des langues andines grâce aux documents du XVI^e siècle, il faut aussi prendre en compte le fait que ces langues subirent inévitablement une série de modifications, si nous voulons les comparer à la distribution linguistique de la première période des développements régionaux. Effectivement, l'évolution et les déplacements linguistiques pour diverses raisons de caractère social, politique ou économique, auraient modifié successivement à travers les siècles l'ancien panorama de répartition linguistique, tel qu'il apparaissait, suite à la politique expansionniste de l'empire Inca.

Les études destinées à reconstituer le contexte régional linguistique du passé andin sont très rares, mais elles ouvrent le chemin de la compréhension, du moins sur un plan général, de la situation idiomatique des époques anciennes. Ces travaux sont en général fondés sur ce que l'on nomme la glotochronologie, une technique qui calcule la séparation temporelle entre deux langues que l'on suppose apparentées. Elle est fondée sur l'hypothèse qui tient compte des conséquences des changements internes et des apports externes. Approximativement 14% des mots basiques d'une langue seront remplacés tous les mille ans (voir Swadesh, 1960). Cependant pour de nombreux linguistes, c'est une méthode peu crédible parce qu'elle ne tient pas compte des facteurs sociaux, politiques et culturels qui peuvent influencer l'évolution de cette langue. Elle est utilisée quand il n'existe pas de sources écrites qui permettent de rechercher le passé de ces langues, comme c'est le cas pour les langues originaires d'Amérique. C'est pourquoi la glotochronologie est discutable, car il est prouvé que les langues sans écriture phonétique tendent à changer plus rapidement que les langues écrites. De plus dans les cas de langues coexistantes, on a constaté que le développement n'est pas simultané car les unes se transforment plus rapidement que d'autres. C'est le cas par exemple du français par rapport au castillan. Ce dernier n'a pratiquement pas évolué depuis le XVI^e

siècle, alors que le français se serait transformé presque totalement (Duverger, 1999 : 27).

En prenant en compte les analyses gloto-chronologiques malgré leurs limitations méthodologiques, effectuées en particulier sur le quechua et indirectement sur l'aru (Torero, 1970, 1980, 2002 ; Cerrón Palomino, 2000), les spécialistes sont parvenus à certaines conclusions hypothétiques. Les résultats confirment, tout d'abord, l'existence de langues protoquechua, protoaru, protoyunga du nord, protopuquina, dont les aires de développement sont très différentes de celles du XVI^e siècle. Il est prouvé qu'il existe une genèse centro-andine du quechua et de l'aru. D'autre part, on constate une stabilité régionale des langues de la côte nord (quingnam, mochica, sec et tallan), et enfin une origine sud-andine altiplanique du puquina.

L'argumentation de la genèse centrale andine du quechua et de l'aru (Torero, 1975, 2002 ; Cerrón Palomino, 2000a), diffère largement de la distribution régionale linguistique du XVI^e siècle. Traditionnellement, on pensait que le quechua avait son origine dans la sierra sud, autour de Cuzco, la capitale de l'empire Inca. On affirmait également que l'aru avait son foyer originel sur le haut plateau du lac Titicaca²⁴. Cependant, grâce aux investigations fondées sur des comparaisons et des associations de langues au niveau phonétique ou des analyses gloto-chronologiques²⁵, on a pu déduire que le quechua comme l'aru auraient une origine ancestrale sur la côte et la sierra centrale péruvienne. Selon Torero, le quechua avant 200 av. J.-C., sous une version ancienne, occupait les régions d'Ancash, Huanuco, Pasco, le nord de Junin et le nord de Lima (Torero, 2002 : 124). Postérieurement, entre 200 av. J.-C. et 500 ap. J.-C., ce proto quechua se divisa en deux dialectes, le huayhuash et le yungay, ce dernier étant celui qui montrerait *in fine* un plus grand dynamisme expansif. Entre 600 ap. J.-C. et 1100 ap. J.-C., la branche quechua yungay devait se diviser à son tour en un quechua limay et chinchay. Le quechua limay devait se propager jusqu'aux territoires de la sierra nord. Tandis que le quechua chinchay initialement se répandit dans la sierra et sur la côte sud. Entre 1100 et 1400 de notre ère, ce quechua chinchay atteignit son apogée et devint le plus important véhicule linguistique dans les Andes. De cette façon, et suite à son assimilation comme langue administrative par l'empire Inca, il devait se propager jusqu'au nord de l'Argentine, jusqu'au Chili et également jusqu'au sud de la Colombie, (*Ibid.* : 124-130).

²⁴ De telles conceptions étaient dues surtout au mécanisme supposé qui concevait la naissance et la diffusion territoriale du quechua, comme un résultat parallèle à l'origine et à l'expansion de l'empire Inca, à partir de Cuzco. En ce qui concerne l'aru, on prenait seulement en compte le rayon de distribution altiplanique du dialecte aru aymara, en ignorant la dynamique régionale des autres dialectes arus, ce qui a permis de conclure que le haut plateau a été son aire de formation initiale.

²⁵ La glotochronologie essaie de découvrir les zones les plus anciennes d'interaction d'une langue, à travers la comparaison systématique des vocables utilisés ou non utilisés par plusieurs dialectes d'un même groupe idiomatique.

Cerrón Palomino (2000) émet l'hypothèse que l'aru²⁶s'est développé initialement dans le sud de la sierra centrale de Lima (Huarochirí, Canta et Yauyos), sur la côte de Lima et sur la côte d'Ica (Chincha, Pisco, Ica et Nazca). Torero et Cerrón Palomino, donnent à l'aru des dates d'évolution et d'expansion similaires à celles du quechua, posant ainsi l'hypothèse de l'existence d'un protoaru, qui dut se développer avant 200 av. J.-C. Entre 200 av. J.-C. et 600 ap. J.-C., le protoaru dut se fractionner en plusieurs dialectes : un aru de la sierra de Lima ou precauqui/jaquiru ; une autre branche aru, parmi les populations des vallées côtières de Cañete, Chincha, Pisco, Ica, Nazca et Acari, à travers laquelle auraient communiqué les sociétés Paracas ocucaje et Topará, mais aussi les Nazca. Finalement un aru localisé dans la sierra de Huancavelica et d'Ayacucho, des régions où se sont développées des sociétés comme les Rancho et les Huarpa en relation avec les populations d'Ica et de Nazca. Entre 600 et 1100 ap. J.-C., l'aru de la sierra de Huancavelica et d'Ayacucho, aurait entamé une expansion plus au sud, suite à l'essor Huari, gagnant de nouvelles zones linguistiques à Arequipa, Abancay et Cuzco. Tandis que d'un autre côté l'aru des côtes d'Ica allait perdre peu à peu des positions face à l'avancée du quechua de la côte centrale. Entre 1100 et 1400 ap. J.-C., l'aru dans une nouvelle version dialectale dénommée aymara, née peut-être de l'aru de la sierra d'Ayacucho, continuait son processus expansif, cette fois vers le haut plateau de Puno et le bassin du Titicaca, chassant de ces territoires la langue puquina. Un processus qui devait se poursuivre jusqu'à l'époque de la conquête espagnole.

Cependant la genèse du quechua et de l'aru située entre la sierra et la côte centrales, ainsi que les similitudes que l'on observe entre ces deux langues, incitèrent plusieurs linguistes à émettre l'hypothèse de l'existence d'une langue mère ancestrale, dont seraient issus les quechua et les aru. Ce qui supposait l'idée d'une origine génétique. Plusieurs auteurs depuis le XIX^e siècle, comme Balby (1826), Tschudi (1853), Ludewig (1858), Forbes (1870), Markhan (1871), Steinthal (1890), Muller (1879), Middendorf (1890), Brinton (1891), Jijon y Camaño (1943), Mason (1950), Swadesh (1954), etc., privilégiaient l'hypothèse d'une origine commune et même génétique pour les deux langues. Ainsi, sous le concept de "kechumaran" donné par Mason (1950), on a voulu établir un probable tronc linguistique commun, entre le quechua et l'aru²⁷. Selon un calcul lexical et statistique, le développement séparé du quechua et de l'aru, aurait commencé il y a environ trente-sept siècles (Swadesh, 1954 : 329). Mais selon un autre calcul, les

divergences entre le quechua et l'aru aurait débuté il y a trente-cinq siècles (Farfan, 1954: 51).

Selon ces données mais sans admettre toutefois l'hypothèse d'une origine génétique, les débuts de contacts entre le quechua et de l'aru pourraient se situer vers 1500 av. J.-C. Une date qui coïncide avec la seconde moitié du Post-formatif, en plein processus d'émergence des temples en U sur la côte, très différents de ceux de la sierra. Ce qui signifie aussi un contexte de plus grand développement de l'Etat, et une dynamique politique et religieuse beaucoup plus complexe et étendue à l'échelle régionale. Linguistiquement, cette époque a dû signifier un degré de contacts et d'interactions plus vigoureux entre les lointaines populations de langues quechua, aru, quingnam, mochica, culle, cholon, etc. Cette dynamique a forcément généré des sphères d'intégration politiques et culturelles qui absorbèrent inévitablement diverses populations n'appartenant pas nécessairement au même groupe linguistique, initiant ainsi un processus de luttes, de coexistences, d'interactions et d'emprunts mutuels à l'échelle phonétique. Cela peut expliquer comment s'établirent progressivement les contacts depuis des millénaires entre les quechua et l'aru, ainsi qu'entre le quechua, le culle et le cholon. Le processus serait analogue en ce qui concerne les interactions entre l'aru et le puquina, ou celles entre le quingnam et le culle, le quingnam et le mochica et les autres langues de la côte nord. Enfin, ce n'est qu'à travers ces interactions linguistiques et donc, macro régionales, que se dynamisèrent et se diffusèrent les premiers cultes complexes, atteignant ainsi une portée pan-andine.

A propos de l'origine génétique entre le quechua et l'aru, Torero (2002) estime que le problème est loin d'être résolu. Il suggère que vers 3000 av. J.-C. des populations isolées, utilisant des langues différentes, par la suite, grâce à l'essor démographique, seraient entrées en contact, atteignant ainsi un degré d'échanges très élevé. Il pense aussi que certains idiomes, d'abord locaux, seraient devenus ensuite régionaux. Ils auraient alors absorbé, voire éliminé d'autres langues locales. Dans certains cas, ils les auraient seulement contaminées, créant même parfois des zones frontières communes. C'est ce qui a dû se passer entre le protoquechua et le protoaru, dont les foyers primitifs auraient été situés à des distances relativement proches sur la côte centrale et sud du Pérou, (Torero, 2002 : 124).

Selon Torero, il n'y aurait pas eu une origine génétique entre le quechua et l'aru, mais plutôt une dynamique de coexistence voisine millénaire et des emprunts qui expliqueraient certaines ressemblances linguistiques. Cependant, l'hypothèse de Torero implique l'idée préconçue de grandes populations quechua et de grandes populations aru contiguës, depuis 3000 av. J.-C. Si cet axiome était correct, il faudrait admettre l'idée d'une grande sphère quechua et une autre aru déjà bien constituée à cette époque. Par contre, nous sommes d'accord avec Torero pour dire qu'en 3000 av. J.-C. il y eut des populations isolées utilisant des langues différentes. Mais ces zones isolées disparaissent

²⁶Ce linguiste n'utilise pas le terme aru, au contraire, il généralise sous le terme aymara tous les dialectes apparentés en commentant ainsi une grave erreur d'ordre socio-historique. Par exemple, les locuteurs du dialecte *cauqui/jaquiru* de la sierra de Lima ne se prétendirent jamais aymaraphones et leur dialecte régional est beaucoup plus riche et plus ancien que l'aymara de l'*altiplano*.

²⁷ Cette étude est erronée car elle analyse uniquement le quechua cuzqueño et l'aru aymara, dialectes qui du fait de leur proximité, ont subi des emprunts mutuels, ce qui a, tout d'abord, fait penser à l'idée d'une certaine unité génétique.

progressivement à partir de la période formative du fait de différents facteurs : une sédentarisation accrue, un essor démographique constant, l'évolution des techniques productives et l'affirmation de notions politiques et religieuses de plus en plus complexes. On assiste ainsi à une époque de recréation par fusion de nouveaux modèles linguistiques en ce qui concerne la zone de la côte et de la sierra centrale établissant ainsi les premiers liens d'une intégration sociale et politique à échelle réduite et focalisée. C'est sans aucun doute dans les localités qui réussirent ce niveau d'intégration, que furent jetées les bases de l'émergence des premiers systèmes de cultes complexes parallèlement à l'apparition des premiers centres cérémoniels de la côte et de la sierra péruvienne.

Il est alors possible qu'entre 3000 et 1000 av. J.-C., la cohésion régionale et politique des différents groupes ethniques, ait été accompagnée par une réorganisation linguistique. Ce processus s'imposa surtout dans les zones centrales et nord de la côte, et de la sierra mais aussi dans le piémont amazonien, et accessoirement sur la côte sud du Pérou. Des zones où l'archéologie a enregistré les premières manifestations sédentaires, ainsi que les plus anciennes preuves de l'architecture publique cérémonielle.

L'évolution simultanée du quechua et de l'aru insérés dans une dynamique politique complexe, a pu éliminer ou absorber de façon simultanée ou indépendante des langues très anciennes, mais de faible interaction politique. Pareillement ces deux langues ont dû maintenir régionalement des approximations et des rapports particuliers entre elles-mêmes. Il est évident que des dynamiques similaires eurent lieu en ce qui concerne les autres langues disséminées dans les Andes centrales.

De la sédentarisation initiale à la période formative

Les régions qui ont conservé des traces d'une sédentarisation ancienne dans les Andes, se répandent à intervalles réguliers depuis la côte de l'Equateur, en passant par les côtes péruviennes jusqu'à l'extrême-nord de la côte du Chili. Des sites de populations sédentaires très anciens ont également été découverts dans la sierra centrale péruvienne à Ancash. Bien sûr, ce processus qui commença à partir de 6000 av. J.-C. n'impliqua pas immédiatement un développement politique complexe. Les peuples qui forgèrent ces premières assises sédentaires étaient constitués de minorités isolées les unes des autres. Leur sédentarisation s'explique surtout par les abondantes ressources marines, faciles à récolter pour ceux qui s'installèrent sur les régions littorales. A l'opposé, c'est en raison des grandes concentrations de troupeaux d'animaux que des groupes s'installèrent dans la sierra. Comme nous le verrons ces minorités utilisèrent des langages comportant sans doute de

lointaines mais fortes racines asiatiques. Il fallut des millénaires pour véhiculer ces langues jusque dans les Andes grâce au nomadisme et à une lente migration. C'est pourquoi, elles étaient déjà bien modifiées, aboutissant à l'élaboration de langages inédits comportant aussi de nouveaux éléments phonétiques s'accordant à la diversité de la réalité de l'environnement américain et andin.

Le peuplement sud-américain qui se fit sans aucun doute à travers diverses routes, distantes entre elles, constituait déjà un puissant facteur créant des différences extrêmes à l'échelle linguistique parmi les groupes qui peuplèrent progressivement l'Amérique du sud. Il faut préciser aussi que ces migrations opéraient à de très longs intervalles (voir des millénaires), à partir des trois voies identifiées par Gruhn (1988, 1989). On peut supposer que si de telles migrations étaient le fait d'un même groupe ethnique, le temps et les distances avaient déjà imprimé de grandes différences culturelles et linguistiques ou des évolutions linguistiques distinctes. De la même façon, il est fort possible que ces premières vagues migratoires vers l'Amérique comportaient déjà une grande diversité de langues qui à leur tour évoluèrent sur le nouveau continent. Donc dans la plupart des cas, les migrations humaines qui pénétrèrent en Amérique du Sud se composaient de groupes possédant un système linguistique très différent de celui des premières vagues venues de l'Asie qui foulèrent les terres américaines. Les groupes ethniques étaient très variés, linguistiquement distincts, formés pendant le processus migratoire depuis le détroit de Behring jusqu'aux premières côtes sud américaines ; une dynamique de différenciation linguistique qui devait continuer à se développer et à évoluer avec la plus grande intensité à l'intérieur des territoires andins.

De cette façon, durant l'époque de la sédentarisation initiale, il semble exister déjà des différenciations ethniques et linguistiques entre les populations installées dans les régions équatoriennes, péruviennes et chiliennes. Même si l'on a pu observer de très nettes distinctions culturelles entre les diverses populations sédentaires de la côte et de la sierra, elles se distinguaient à leur tour de celles des régions amazoniennes où le nomadisme régissait la société. Durant cette époque, les zones où l'on enregistra les premières manifestations sédentaires furent celles des régions de la côte centrale et sud, là où se serait développé primitivement l'aru, puis la côte et la sierra centrale nord où règneront le quechua et le culle, enfin la côte nord berceau du quingnam et du mochica, etc. Cela ne signifie pas que ces langues étaient déjà constituées, mais que les premières populations sédentaires de ces régions, initièrent un processus d'interactions de type micro régional qui à leur tour devaient générer les bases de nouvelles structures linguistiques indépendantes.

Toutes ces observations amènent à penser que les langues utilisées jusqu'à cette époque furent le produit de processus isolés. Mais auparavant il y eut des bases originelles provoquées par l'émergence de paléolangues liées respectivement au quechua, à l'aru, au culle, au quingnam, au mochica, au puquina, etc. Par contre, postérieurement, ces protolangues devaient se développer à travers coexistences, emprunts et luttes.

Les rapports de force entre ces groupes linguistiques durant l'époque formative (fig. 6.1), peuvent être observés à travers la diffusion régionale de leurs modèles respectifs d'architecture publique cérémonielle. Comme nous l'avons déjà expliqué dans le chapitre III, sur la côte centrale est apparu un type d'architecture formée par des pyramides associées à des places circulaires excavées. Il semble que son point de départ se trouvait entre les vallées de Fortaleza, Pativilca et Supe (nord de Lima) où les chercheurs ont repéré une agglomération comptant près de trente centres politico-cérémoniels. Tandis que dans la sierra et les zones du piémont amazonien andin, c'est la tradition des temples Kotosh-mito, formés par de petites pyramides avec des enceintes et des foyers cérémoniels qui domine. Ces deux types d'architecture religieuse correspondaient certainement à diverses populations possédant des langues différentes. Ces peuples étaient sans doute en contact. L'exemple de la construction de pyramides avec des places circulaires excavées sur la côte nord, la côte centrale et même quelques régions de la sierra en témoignent comme le prouve la place circulaire excavée associée au temple de tradition Kotosh-mito de La Galgada.

D'après les toponymes de la côte nord de Lima, le nom de la vallée de Supe qui dérive du mot *supay* ou *supaya* (démon en quechua et en aymara actuels)²⁸, ceux du centre cérémoniel de Chupacigarro qui jouxte le site de Caral (Shady, 2003 : fig.1) et d'Upaca un autre centre cérémoniel contemporain et voisin de Caral, sis dans la vallée de Pativilca (Hass et al., 2004), on peut déduire que la zone fut occupée par des populations paléoquechua ou paléoaru, ou plutôt par des populations utilisant les deux langues. En effet, à partir de la racine toponymique *upa* d'où dérivent Supe, Upaca et Chupacigarro, on pourrait dire que cette région a été liée à un contexte de forte charge religieuse associée aux concepts d'*Upani* et de *Supay*, ce dernier mal interprété par les Espagnols était considéré comme « démoniaque ». Enfin, il est possible

que la toponymie liée au *Supay* soit un vestige de l'ancestrale notion sacrée liée à la politique des premiers centres cérémoniels qui dominèrent cette région au cours de cette époque.

Quant à l'expansion du quechua, il est possible d'envisager l'idée que cette langue a dû s'imposer dans ces zones éclipsant la langue locale, le proto aru, et cela déjà à une époque très ancienne, mais le quechua à son tour sera contaminé par l'aru. Effectivement le mot *supay* et *supe* ont aussi une racine aru-cauqui/jaquaru dans *upa* « muet », dans *upash* « taciturne » (Tello, 1979 : 23) ou dans *upatya* « silencieux » (Belleza, 1995:182), mais aussi une racine quechua dans les termes *upallani* « se taire », ou dans *upa* « sourd-muet », « bête » (Duviols, 1978: 143). Ces mots ont été utilisés comme radical dans le concept religieux et animiste d'*upani* ou *animu*, c'est à dire l'énergie silencieuse mais vitale des hommes, visible comme l'ombre (Duviols, 1978 :135), transcendée après la mort. C'est là que doit se trouver l'origine du concept d'*upamarca*, *upaymarca* ou *chupamarca* qui tant, chez les quechua que, chez les aru désigne la « terre muette », la « terre de l'upani », ou communément la « terre des morts », là où habite l'énergie des ancêtres. Dans un sens équivalent, le mot *upani*, fut répertorié exclusivement dans la sierra centrale de Cajatambo à Lima (*Ibid.*) qui jouxte la vallée de Supe, une des zones dans les quelles tant l'aru que le quechua bien implantés s'étaient mélangés depuis des millénaires. Il en va de même pour le mot *upamarca* d'usage aussi dans la sierra centrale sur des territoires du quechua I (hayhuash) (Torero, 1964 : 471), mais dont le sens selon Minddendorf (1891), contient un concept éminemment aru comme l'est *marka*²⁹ (Buttner, 1983:47). Effectivement le mot *marka* ou *mallka* est présent dans tous les dialectes aru, tandis que dans le quechua, il n'a été enregistré que dans le Quechua I et le Quechua IIA (yungay-limay) (Torero, 2002:133) ; sur la côte et la sierra centrale du Pérou. On peut en conclure que, à l'origine, le mot *mallka*³⁰ dérivait de l'aru et qu'il est devenu *marka* en quechua.

Enfin, voici le terme indigène *chala* ou *shalla*, mot utilisé en quechua comme en aru pour désigner les territoires du littoral et adopté aujourd'hui pour désigner l'étage écologique du littoral péruvien. En quechua, *shalla* se

²⁸ Le premier livre publié à Lima, fut *El catecismo mayor* (1584) ; on y répertorie comme mentionnant le diable ou le démon les phrases suivantes : *Angelcunactam supayninichic* en quechua et *uca yanca Angelcunapi supayu Diablo sutini* en aymara (Tercer Concilio Limense 1584: 33). Allusion au diable qui aujourd'hui encore est présent parmi les quechua et aymara. Cependant une telle conception est moderne : elle illustre un renversement sémantique imposé par le catholicisme espagnol déformant le concept andin du *Supay*, face à l'incompréhension de termes comme *el upani*, un synonyme de *camac* ou de *animu*, conçu comme l'énergie vitale de divinités et de tout être vivant (voir chapitre XI) ; mais aussi comme l'énergie vitale des ancêtres divinisés, les *Mallquis* protecteurs de la communauté, que l'on craignait et que l'on vénérât comme faisant partie du culte des morts, ce qui aux yeux des chrétiens devait passer pour une représentation des anges démoniaques.

²⁹ En aymara, *marka* ou *mallka* signifie généralement village, tandis que en *cauqui/jaquaru*, outre ce sens, il signifie aussi « terre », « lieu de naissance » (Belleza, 1995:109). Actuellement, le mot *marka* a perdu son sens précolombien de territoire déterminé identifié à la sépulture locale (l'ancêtre divinisé : *el mallqui*) et à la communauté qui le protège (ses descendants), pour se limiter au seul aspect matériel du terme (la situation géographique : village, ville, pays) (Taylor, 1987 : 30). On comprend donc ainsi la relation phonétique entre le Mallqui et la Mallka ou Marka.

³⁰ Précisément une des caractéristiques de l'aru est un certain rejet de l'utilisation du /r/, mais il n'en va pas de même pour le quechua de la sierra. C'est le contraire qui se passait pour le quechua de la côte et de la sierra centrale sud : la consonne /r/ tendait à être remplacée par le /l/ comme le nota Cobo ([1653] 1956: L. I, cap IV, 292,293). Phénomène qui dut se produire par l'idiosyncrasie des populations arus qui au XV^e siècle possédaient encore des enclaves dans la sierra centrale, ou dans d'autres cas, du fait de la transcendance phonétique de l'aru parmi les populations qui commençaient à s'adapter au quechua.

traduit par « petite pierre » « gravier », « gravats », « pierraille » (Pulgar Vidal, 1946:39), en cauqui /jaqaru, il signifie « terre sèche et sableuse » (*Ibid.*), tandis qu'en aymara il se traduit par « sable », « tas », « amoncellement » (*Ibid.*). On constate que le concept garde un rapport plus étroit avec les dialectes aru, qui peuvent exprimer la réalité du paysage du littoral péruvien formé d'une suite d'amoncellements ou de monticules de sable ou de dunes.

En ce qui concerne le quechua, on a émis l'hypothèse que cette langue dans sa version la plus primitive, devait avoir comme point de départ, les zones de la sierra centrale d'Ancash, de Huanuco, de Pasco et de Junín et non la côte ni les versants maritimes de Lima (Torero, 2002 : 87). Les zones littorales du nord de Lima ont dû être occupées jadis par des populations paléoaru et parallèlement par des groupes parlant le protoquingam. Pour preuve, nous prenons en compte les descriptions faites au XVI^e siècle du quingnam³¹ situé au nord de Lima, ainsi que des traces de dialectes aru parmi lesquels le cauqui/jaqaru, parlé dans les montagnes de Huarochirí et Yauyos, contigus à la côte de Lima dont les populations dominaient le quechua, tout en montrant à leur tour des influences phonétiques aru.

On a aussi émis l'hypothèse que la première diffusion du quechua avait dû impliquer des contacts avec les langues de la côte nord de Lima, (Torero, 2002 : 87). Selon lui cette expansion se réalisa à partir de 200 av. J.-C., liée à la première division du quechua en quechua huayhuash (sierra) et quechua yungay (côte).

Il s'ensuit que l'on peut se demander quelle aurait été l'aire de diffusion du prétendu paléoquechua entre 3000 et 2000 av. J.-C., (époque formative). Si nous acceptons l'origine primitive et montagnarde du quechua, nous pourrions conclure que la première expansion du quechua vers la côte nord de Lima, avait dû commencer graduellement aux alentours de 2000 av. J.C., en fusionnant avec les racines linguistiques locales de cette région telles celles de l'aru³² et peut-être du quingnam,

³¹ Il est difficile de savoir quelle langue était parlée sur le littoral d'Ancash au nord de Lima, où le quechua était très peu utilisé. De ce fait, nous pouvons estimer grâce aux informations sur l'expansion tardive du quingnam jusqu'au nord de Lima, suite à la politique de conquêtes militaires de l'empire Chimú du XV^e siècle (Calancha, 1639), que cette langue a été présente aussi sur la côte d'Ancash à une époque plus ancienne. Précisément, ce facteur aurait rendu possible son expansion dans ces régions. Pour notre part, nous pensons que des foyers de quingnam ont existé le long du littoral de Ancash jusqu'au nord de Lima, de la même façon que l'aru avait dû maintenir quelques poches linguistiques le long de la côte de Lima.

³² En tenant compte de la toponymie de la région littorale de Lima, on trouve çà et là quelques noms dont l'origine aru est évidente. Cependant, il est reconnu qu'au XVI^e siècle, des poches de populations aru se trouvaient dispersées entre la sierra et la côte de Lima, dans des régions comme Chancay près de Supe, Lima, Cañete, Yauyos, Huaochiri, Canta et Cajatambo (Villar Cordova, 1935: 63). A cela, il faut ajouter la phonétique aru de l'usage du /l/ au lieu du /r/ qui s'est maintenue parmi les populations de Lima une fois le quechua assimilé. L'exemple le plus clair, est donné par le toponyme de la capitale péruvienne Lima qui procède de *Limac*, lexème qu'utilisaient habituellement les habitants de la côte de cette région qui parlaient quechua pour dire *Rimac* (celui qui parle, parleur) prononciation couramment utilisée par les quechua de la

qu'il masqua progressivement ou avec lesquelles il fusionna. C'est pourquoi, nous pouvons dire que le paléoquechua se trouvait déjà fractionné en quechua huayhuash (sierra) et en quechua yungay (côte), dès les temps les plus anciens et non à partir de 200 av. J. C., comme le soutient Torero.

En tenant compte du fait que ce fut dans le centre et le nord du littoral et de la sierra que surgirent les premières manifestations cérémonielles complexes (2500-1800 av.J.-C.), il est possible d'émettre l'hypothèse que c'est en ce temps là, qu'on assiste à l'essor des populations Aru, quingnam et quechua et à la mise en place d'un processus de contacts et d'interactions entre les trois langues en question. Cependant, le quechua grâce à sa situation intermédiaire entre la côte et la forêt réduisit petit à petit la sphère de l'aru et du quingnam sur la côte nord de Lima. Ainsi, naquit dans cette région une seconde version, protoquechua, c'est-à-dire un quechua du littoral enrichi par des emprunts faits aux populations protoquingnam et protoaru. Les populations de la côte nord de Lima maintinrent une dynamique bilingue dans laquelle le paléoquechua allait s'imposer au paléoaru, tout en se différenciant de sa branche quechua de la sierra. Ainsi, l'émergence de la première architecture monumentale sur la côte nord de Lima, résulta des contacts intenses entre les populations du littoral paléoaru et les populations de la sierra paléoquechua, faisant naître le protoquechua yungay de la côte, une première et lointaine superposition du quechua sur l'aru, dans une coexistence millénaire qui subsiste encore de nos jours.

L'expansion du quechua sur la côte nord de Lima coexistant avec le paléoaru du littoral, et accessoirement avec le protoquingnam produisit pour la première fois dans l'histoire andine la constitution d'une sphère d'interaction et d'intégration culturelle « côte » et « sierra ». Dès lors, les populations quechua insérées dans la région stratégique nord de Lima, pouvaient établir des liens avec les sociétés de la côte nord, avec celles de la côte sud et même avec celles du piémont amazonien, utilisant dans ce cas, comme intermédiaires linguistiques, les protoquechuas originaires de la sierra. Par ailleurs, les concepts religieux tels que le *supay*, l'*upani*, le *mallqui*, la *mallka (marca)* et l'*upamarca* à l'origine aru et qui perdurent jusqu'au XVI^e siècle, montrent aussi l'importance de cette langue dans la formation des premiers et très complexes systèmes politiques et religieux qui imprégnèrent pendant la période formative les populations de la côte Nord de Lima.

De leur côté, les aires de la tradition Kotosh-Mito englobèrent les régions des sierras d'Ancash et de Huanuco, jouxtant la côte d'Ancash et le nord de Lima.

sierra. Plusieurs registres du XVI^e siècle précisent que le mot *Limac* désignait le sanctuaire et l'oracle le plus important de la région, dont on disait qu'il parlait. Sans doute, ce nom a-t-il été utilisé pour nommer toute la vallée et la rivière, actuellement connues sous le nom de Rimac. La substitution du /l/ par le /r/ à l'époque coloniale dans quelques toponymes quechua de la côte est due à la vulgarisation des mots quechuas en prenant modèle sur le quechua de Cuzco (Cerrón Palomino, 2000b).

Ce territoire, d'après Torero est celui du quechua huayhuash ; mais aussi celui de la langue culle. Comme nous l'avons déjà signalé, le quechua de la sierra et le culle semblent avoir coexisté pendant très longtemps. En les situant sur une carte géographique, on voit que le quechua de la sierra et le culle occupaient des positions intermédiaires entre le littoral et la forêt amazonienne (fig.6.1). Ainsi, les populations quechua de la côte comme ceux de la sierra, obtenaient chacun de leur côté des positions commerciales stratégiques et privilégiées. A la fin du Formatif, la présence de l'architecture de type kotosh-mito sur la côte, à Caral et dans d'autres vallées, à Huarmey et à Casma, témoignent d'intenses interactions culturelles et donc linguistiques. Ceci montre aussi la continuité de l'avancée du quechua sur la côte.

La période post formative

Pendant cette période, l'architecture cérémonielle atteignit un très haut degré de développement et de complexité avec l'émergence de ce que l'on nomme les temples en U, résultant de l'évolution des premiers modèles d'architecture religieuse du littoral. Elle se propagea presque exclusivement sur toute la frange côtière qui s'étendait de la vallée de Moche (La Libertad) à la vallée de Mala (Lima). Ce nouveau contexte d'apparente homogénéité architectonique, ne doit pas être confondue avec l'existence d'une unité ethnique. En fait, si à cette époque les différences linguistiques ont subsisté, elles ont été cependant immergées dans un fort processus d'intégration politique et religieuse. Les langues de la côte ont dû susciter des contacts et des emprunts plus importants, étant donné que la diffusion des cultes autour des temples en U, sur une large frange littorale de plus de 600 km. de long, exigeait un minimum de codes linguistiques similaires. Les principales langues impliquées dans cette première diffusion religieuse côtière seraient le protoquingnam, le protoquechua côtier et le protoaru du littoral de Lima (fig. 6.2). Précisément dans les territoires des ces langues, on a constaté une grande diversité de temples en U (voir Williams, 1978, 1979). Par contre, plus au nord dans les régions protomochica (entre les vallées La Leche et Jequetepeque), il n'existe pas de preuve tangible de ce type de temples mais plutôt une sorte d'architecture cérémonielle locale. De même à cette époque vers la côte sud entre les vallées de Cañete et Acarí, où le protoaru commençait à se disperser et à entrer en contact avec des langues locales qu'il allait absorber peu à peu, on n'a pas retrouvé des traces d'architecture publique monumentale.

Au cours de cette période, le protoquechua et le protoaru, qui se partageaient le littoral de Lima, devaient entrer dans un processus plus intense d'interactions, de coexistences, d'échanges et de déplacements. Ainsi les temples en U des zones d'interaction quechua-arú situés entre Supe et Mala (département de Lima), présentent une physionomie presque homogène, différente de ceux de la vallée de Casma (département d'Ancash), territoire de la langue quingnam. Tandis que, plus vers le nord, les temples en U de la vallée de Moche (département La Libertad), zone occupée par la langue mochica, arboraient

d'autres caractéristiques locales (Williams, 1978/80 : 95-96). Alors, nous pouvons en conclure que de telles dissemblances parmi les temples en U, résultaient à la fois de différences ethniques et linguistiques.

Durant cette période, le protoaru a dû s'implanter solidement dans les vallées littorales de Huaura à Mala, ainsi que dans la sierra de Lima, de Canta, Huarochirí et Yauyos, sans oublier que, à l'intérieur de ces zones, par endroit, existaient des phénomènes de bilinguisme entre quechua et arú. Au contraire vers le sud, sur le littoral, en direction des vallées de Chíncha, d'Ica, de Nazca et d'Acarí et dans la sierra adjacente (Huancavelica et Ayacucho), la diffusion du protoaru dut être lente et progressive absorbant principalement des langues locales ; peut être apparentées à l'aru ou bien appartenant à des familles linguistiques que nous ne connaissons pas. Ce contexte explique sans doute les divergences culturelles qui ont existé entre les protoaru de la côte sud et ceux la côte centrale. En effet, la céramique initiale de la côte sud, Erizo, Mastodonte (vallée d'Ica), Pernil Alto (vallée de Rio Grande) et d'Hacha 1 (vallée d'Acarí) très différente de celle de la côte centrale et nord et l'absence des temples en U, témoignent d'un développement culturel différent et autonome des arú de cette région. Dans l'ensemble, les arú coexistèrent avec les deux groupes régionaux quechua : yungay et huayhuash. Cependant leur contact le plus dynamique s'établissait avec les yungay, partageant avec eux la dynamique des temples en U. Ils se différenciaient des arú installés dans la sierra de Lima.

Au contraire, les interactions entre les protoaru et les protoquechua de la sierra de Lima ne devaient pas être aussi fructueuses. A cette époque, la tradition Kotosh occupait les mêmes territoires qu'à l'époque précédente. Le protoquechua de la sierra nord coexista avec les protoculle de la sierra de la Libertad, et à travers ces populations, il dut influencer les régions de langue den et cat qui occupaient le versant occidental et oriental de la sierra nord. Le protomochica et le protoquingnam pratiqués sur la côte voisine de ces mêmes régions durent apporter des éléments culturels, créant les bases pour la formation progressive d'un important pôle de développement qui émergera pendant l'Horizon ancien connu sous le nom de Cupisnique.

Le protoquingnam dont le foyer de concentration au XVI^e siècle se situait entre la vallée du Chicama et jusqu'à la vallée de Santa devait occuper lors du Post-formatif les régions littorales d'Ancash en coexistant avec des populations arú et quechuas, mais aussi mochica sur la côte nord, culle, den et cat, dans la sierra nord. La vallée de Moche dut être le foyer principal du protoquingnam où émergea le centre cérémoniel de Caballo Muerto. Ainsi, ce protoquingnam occupant le territoire des temples en U avait dû avoir de solides contacts avec les populations installées dans les vallées côtières de Casma et Huarmey dont les grands centres cérémoniels, tel que Sechín, las Aldas et Moxeque comportaient des temples en U.

Les populations protomochica occupant le territoire situé entre les vallées de La Leche et de Zaña, ayant comme centre cérémoniel principal le complexe de Batan Grande auraient eu des contacts surtout avec le quingnam ; mais aussi avec les langues qui se trouvaient plus au nord et qui dans leurs versions anciennes ont abouti au tallan et au sechura.

Par ailleurs, d'importants centres monumentaux naissent dans les vallées de la sierra nord sur les territoires den, cat et culle. Des sites comme Pacopampa, Kunturwasi, Huacaloma, Bagua, Pendanche, parmi d'autres qui partageaient une même tradition céramique de 1200 à 900 av. J.-C. (Shady, 1992 : 35), indiquent l'existence d'un pôle d'interaction politique bien défini. Le contact est établi avec des populations de langue mochica et quingnam à travers le centre de Montegranda (haute vallée de Jequetepeque). Des céramiques semblables à celles découvertes dans les territoires den, cat et culle, mais aussi analogues à celle du style côtier Cupisnique ont été mises au jour dans ce site. Les édifices de Montegranda combinent également des éléments architectoniques de la tradition des temples en U avec celles de la tradition Kotosh (Shady, 1992 : 26).

L'Horizon ancien

Comme nous l'avons expliqué au chapitre III et V, c'est pendant cette période que l'on parvint pour la première fois dans les Andes à un haut niveau de cohésion politique, englobant diverses populations de la côte et de la sierra péruvienne. Cette cohésion se voit à travers la diffusion du culte des divinités aux traits de félin, représentée en particulier dans l'iconographie des objets en céramique.

Entre 900 et 500 av. J.-C., on observe l'émergence de nouveaux centres cérémoniels sur la côte et dans la sierra nord. La côte nord vit éclore une grande diversité de styles de céramique tel le style paita correspondant à la langue sec, le jequetepeque à celle du mochica et Cupisnique à celle du quingnam. Dans la sierra nord, les céramiques nommées Bagua, Pacopampa et Huacaloma furent découvertes dans les aires du développement den, cat et culle. Dans ces territoires, la céramique et l'architecture religieuse sont presque similaires (Shady, 1992 : 37-38) témoignant ainsi d'une intégration politique au niveau régional. En effet c'est cette langue qui perdura jusqu'à l'arrivée des espagnols. Tandis que sur la côte nord c'est le quingnam et le mochica qui semblent s'imposer comme l'indique la diffusion de l'iconographie féline du style Cupisnique de la vallée de Moche jusqu'à celle de Lambayeque.

L'origine du culte anthropomorphe félin résulte sans doute des interactions établies entre les populations quingnam et mochica avec les groupes de la sierra culle, cat et den. La côte nord Pérou offre une connexion facile vers la sierra et la forêt amazonienne, du fait d'une plus grande étroitesse de la cordillère, de la diminution de son altitude et de l'existence de passages naturels. Ces facteurs auraient contribué à des emprunts culturels, dont

le mythe du félin caractéristique des populations de la forêt amazonienne qui parvint jusqu'à la côte nord.

La symbolique anthropomorphe féline correspond à un nouveau stade de diffusion des temples en U, cette fois vers la sierra centrale, territoire de la langue quechua, comme le montre la première étape constructive du célèbre temple de Chavín. Le centre cérémoniel de Chavín connut un prestige que l'on peut comparer à celui qui émanait des complexes Cupisnique de la côte nord et de ceux des quechuas et des aru de la côte centrale. De même dans les territoires aru de la sierra d' Ayacucho, la présence des temples en U de Wichqana, de Chupas³³ associées aux céramiques ornées de motifs félins, semblables à ceux des Cupisnique, témoigne de l'émergence d'un autre pôle aru dans la sierra sud lié au culte félin.

Le prestige Cupisnique a pu faciliter la diffusion de la langue quingnam sur le littoral d'Ancash en atténuant l'avancée du quechua-litoral. Dans cette perspective, l'expansion de ce dernier se fait vers la côte de Lima aux dépens de l'aru générant une dynamique bilingue quechua-aru. En effet, la position géographique centrale du quechua parmi les autres langues (fig. 6.3) lui a permis de jouer un rôle très important dans la diffusion régionale du culte félin.

C'est de cette façon qu'une frontière, entre une aire bilingue quechua-aru de la côte centrale et les groupes aru de la côte sud a pu exister autour des vallées de Mala et d'Omas³⁴ au sud de Lima, frontière de la diffusion des temples en U. Sur le plan politique, cette situation a dû générer des conflits entre les populations aru de Lima et celles d'Ica. Sur la côte sud, on observe l'absence des temples en U et une céramique culturelle différente qui se caractérise par la présence des bouteilles à double goulot court³⁵. Toutefois, entre 700 et 500 av. J. C, les populations aru de la côte sud semblent déjà avoir assimilé certains éléments Cupisnique. Des objets Cupisnique ont été mis au jour à Ica et Nazca (fig. 5.10a et b, fig. 5.5e), mais aussi des motifs félins et des cercles concentriques ont été observés sur la céramique produite dans cette région, notamment à Carhua et à Cerrillos (Garcia et Pinilla, 1995 : fig. 8 a y b, Menzel et al. 1964:319-322). A l'inverse, les populations de la côte sud diffusaient des objets vers la côte centrale de Lima, tels que des bouteilles avec double goulot court, comme celle découverte dans le temple en U de Cardal dans la vallée de Lurín (Burger, 1993 : fig. 34a). Des motifs iconographiques de la côte d'Ica apparaissent également sur les céramiques de la côte nord, comme celles trouvées dans le site Cupisnique de Tembladera (Alva, 1986 : fig. 140) et à Palenque (Larco Hoyle, 1941: fig. 74, 89). Cette diffusion des styles de la côte sud parmi les populations

³³ Revoir la relation toponymique du site avec la racine *Upa*, dont nous avons déjà parlé.

³⁴ Rivière connue aussi sous le nom d'Asia. La phonétique de la rivière Omas indique clairement que le mot vient de la racine aru *uma* qui en cauqui/jaquaru et en aymara signifie « eau ».

³⁵ Céramiques découvertes sur les sites de Puerto Nuevo, Disco Verde et Hacha.

de la côte centrale et nord a dû être favorisée par les populations aru de la région de Lima et celles des éventuels foyers aru survivants sur le littoral d'Ancash. Entre 700 et 500 av. J.-C., Chavín, le principal centre religieux des quechua de la sierra centrale, rivalisa politiquement avec ceux de la côte nord et centrale. On note une réadaptation du culte félin à partir du foyer de Chavín et la diffusion de ses divinités « dieux aux bâtons » atteignant un prestige pan andin. Toutefois ce nouveau processus religieux ne signifie en aucun cas des changements abrupts. Les quechua de la côte adoptèrent très rapidement le modèle Chavín, et il en fut de même dans les régions nord chez les quingnam, mochicas, den, cat et culle. Sur le plan linguistique, l'influence symbolique Chavín a dû impliquer une plus grande force de diffusion du quechua et donc sa consolidation sur le littoral de Lima au détriment de l'aru.

De plus, et mis à part l'impact phonétique aru sur le quechua qui se développa à Lima et qu'on a déjà mentionné, l'aru de la côte centrale a laissé des traces dans la toponymie actuelle, comme on peut le voir dans les noms des personnes et des lieux cités dans le "*Manuscrito quechua de Huarochirí*" de Francisco de Avila (1598). Par exemple, nous pouvons mentionner des termes comme : *Calango*³⁶, *Omapacha*³⁷, *Ayaviri*³⁸, etc. D'autres éléments montrent que dans la vallée de Mala, il existait une langue maternelle en marge de la langue générale quechua, dont il reste peu de traces (Duviols, 1972 : 57-58 ; note 116), il peut donc s'agir des derniers vestiges aru à l'arrivée des Espagnols. Dans la sierra adjacente aux vallées de Mala, les légendes et les mythes de Huarochirí nous apprennent qu'anciennement, ces terres furent peuplées par des groupes yunga, c'est-à-dire côtiers (Avila, [1598] 1987 : 147). Un exemple de cette ancienne dynamique aru subsiste dans la sierra de Lima, c'est le nom d'une ethnie yunga appelée Cupara, toponymie aru qui se trouve aussi à Nazca.

La symbolique Chavín aurait aussi influencé les Aru de la côte sud, les Paracas et les Nazca. Le même phénomène a été observé à Ayacucho à Wichqana et à Chupas. Le foyer de Paracas (Chincha, Pisco et Ica), les régions de Nazca et d'Acarí ainsi que celles de la sierra de Huancavelica et d'Ayacucho appartenaient à la sphère aru, tout en utilisant différents dialectes. A cette époque les populations du bassin du Río Grande de Nazca ne disposaient pas d'une intégration politique importante. Il est probable que la langue aru s'est solidement implantée

³⁶ Site localisé dans la basse vallée de Mala, une toponymie similaire se trouve dans la zone appelée "Callango", où les Paracas érigèrent un important centre cérémoniel, "Animas Altas" ainsi que d'autres installations de grand intérêt.

³⁷ Nom générique régional d'une région sacrée *huaca* sur les versants de la cordillère de Pariacaca, et utilisé aussi pour désigner une fête cérémonielle liée à la fertilité de l'eau qui se tenait dans cette région de Huarochirí. Il provient de *Oma* ou *Uma* qui signifie « eau » dans tous les dialectes aru connus et de *pacha* « terre » ; ainsi le nom Omapacha correspond très bien en aru, à la « terre de lagunes », « terres d'eau » par excellence comme on peut l'apprécier aujourd'hui encore sur les versants du Pariacaca.

³⁸ Toponyme aru dans la haute vallée de Mala, dans la province actuelle de Yauyos (Taylor, 1987 : 355).

à Nazca grâce aux influences religieuses propagées à travers le commerce par les Paracas et par les populations d'Ayacucho transformant peu à peu le degré d'organisation des Nazca.

La formation sociale, politique et culturelle des Nazca date environ du II^e siècle av. J.-C (voir chapitre V). Elle implique une nette augmentation de la population et aussi une importante expansion de l'aru, notamment vers le sud d'Ayacucho (Cerrón Palomino, 2000 : fig. 137). Il semble que l'activité commerciale des Paracas ait poussé les populations Nazca à se déplacer vers ces territoires à la recherche de l'obsidienne, de la laine de vigogne ou d'autres matériaux précieux. Ces aru de Nazca ont pu se mélanger peu à peu avec les populations locales du sud d'Ayacucho pour former par la suite des entités indépendantes qui coïncideront avec l'émergence politique de Cahuachi. Ce processus s'est accompagné de la diffusion des techniques de céramique Paracas Topará dont le foyer entre les vallées de Chincha et Cañete bordait les zones de la sierra où l'on parlait le dialecte aru Cauqui/jaquaru (région de Yauyos), l'une des zones primitives de l'aru. En effet on a observé que la technique de poterie Topará était également utilisée chez les Rancho d'Ayacucho et lors de l'époque initiale Nazca. Par ailleurs, un ensemble de pièces de céramique caractéristique de la côte sud³⁹, mis au jour dans les vallées du Rimac (Silva et al., 1982, 1983; Palacios, 1987-88) et d'Ancón (Tabio, 1965 : pl. 3), démontre un circuit d'échanges entre la côte centrale et sud grâce à la subsistance d'enclaves aru sur la côte centrale, et ce, malgré l'avancée du quechua.

L'émergence de Cahuachi dans la sphère aru est parallèle à celle du centre de Pucará où la langue puquina dominait et occupait une région qui devait comprendre tout le bassin du Titicaca et des zones disséminées jusqu'au littoral de Tacna et de Moquegua. Dans le chapitre V, nous avons évoqué les contacts commerciaux entre les Paracas et les populations de l'*altiplano* qui auraient également impliqué les aru de la région de Nazca. Grâce à l'essor politique de Cahuachi, les échanges se multiplièrent avec les régions puquina, soit à travers les différents passages naturels entre la côte et la sierra, soit par les voies des vallées côtières au sud de Nazca (Acarí, Sihuas). Cela a favorisé d'une part l'apparition tardive de la symbolique du félin anthropomorphe sur l'*altiplano* et d'autre part, la mise en œuvre des techniques de tissage de la laine du haut plateau vers le bassin du Río Grande. Cependant, l'effet majeur de ces interactions sera la lente avancée de l'aru vers la sierra sud, à Apurímac, Arequipa et Cuzco.

La première époque des développements régionaux

Durant cette période (fig. 6.4), les principales langues andines se distribuèrent de la façon suivante :

1-Dans le territoire Mochica, on distingue deux pôles politiques : Mochica du sud et Mochica du nord (Castillo, 2000 :145). Le quingnam, langue des Mochica

³⁹ Il s'agit d'un grand nombre de bouteilles à double goulot et anse pont.

du sud occupe la région située entre la vallée de Santa et celle de Chicama ; tandis que les Mochica du nord, parlant le mochica, se répartissaient entre les vallées de Jequetepeque et de Piura. Le mochica devait nouer de solides contacts avec les langues sec et tallan des régions de Piura où s'est développée la culture Vicus ; alors que, le quingnam devait renforcer ses contacts avec le quechua Limay et les enclaves aru de la région de Lima.

2- C'est dans les régions de la sierra nord que se forma la sphère politique de Cajamarca, dans laquelle les langues den, cat et culle auraient coexisté. Il est possible qu'à cette époque, le culle ait commencé à s'imposer sur les autres langues.

3- Dans la sierra d'Ancash à Junin, on pratiquait le quechua. A Ancash sur les territoires de l'ancien foyer, Chavín, on vit émerger la formation politique Recuay qui utilisait sans aucun doute le quechua tandis que, à Junín, naissait une sorte de confédération appelée Huancayo dont les habitants devaient pratiquer un quechua en progression et un aru en recul, mais qui coexistaient certainement.

4- Le quechua Limay devait se fortifier sur les côtes de Lima. Au nord de ce territoire, à Ancash, il est probable que le quechua ne réussit pas à rivaliser avec le quingnam des Mochica du sud, alors que dans la région de Lima, il devint la langue principale de la culture Lima qui se développa dans les vallées de Chancay, Chillón, Rimac et Lurín. En effet, dans cette région le quechua a dû s'imposer aux dépens de l'aru. Il s'affirma aussi comme langue majeure du centre politico-cérémoniel de Maranga. Dans cette région côtière se maintint donc un bilinguisme quechua et aru.

5- L'aru a dû occuper une vaste zone qui englobait la sierra centrale de Lima, Huancavelica et Ayacucho ainsi que la côte sud de Lima, celle d'Ica, et il parvint ainsi jusqu'à la côte centrale d'Arequipa. Dans la région de Lima les Aru en raison de leur dispersion ne pouvaient créer des unités politiques bien distinctes contrairement à d'autres. Parmi les groupes politiques aru les plus importants, mentionnons les Nazca rassemblant aussi les populations des vallées d'Ica et d'Acari. A Arequipa dans les vallées de Sihuas et de Vitor, l'aru devint la langue principale tout en rivalisant avec le puquina des Pucará et des Tiahuanaco. Il est même possible que dans ce territoire côtier, se soit développé un phénomène de bilinguisme aru-puquina. Précisément, les Sihuas, dont la culture locale était très importante dans cette zone, produisaient des objets somptueux⁴⁰ (voir Haeblerli, 2001), parfois assez proches des Nazca ou des Pucará. Dans la sierra d'Ayacucho et de Huancavelica, l'aru est représenté par les populations Huarpa, dont la céramique, d'après certaines études, aurait été en partie influencée par le style Nazca tardif (Menzel, 1968 ; Lumbreras, 1974). On a aussi répertorié de la céramique Nazca ancien dans le territoire des Huarpa (voir Quintanilla, 1996). Ces données mettent en évidence les interactions

commerciales et les liens linguistiques aru entre ces deux peuples.

Dans ce contexte régional, on peut penser qu'à cette époque il existait plusieurs dialectes aru : un aru précauqui/jaquaru dans la sierra sud de Lima, des poches aru sur la côte de Lima, un aru ica-nazqueño avec des prolongements jusqu'aux côtes d'Arequipa, et un aru huarpa à Huancavelica et Ayacucho. L'aru parlé par les Nazca, serait apparenté ou proche de celui survivant sur la côte de Lima et de l'aru pré-cauqui/jaquaru.

6-La langue puquina, idiome des Pucará et des Tiahuanacos, s'est consolidée autour du bassin du Titicaca. Elle s'est également diffusée dans les sierras et les vallées côtières d'Arequipa, de Moquegua, de Tacna et d'Arica. Le puquina coexistait avec la langue uruquilla parlé par les pêcheurs installés autour du lac Titicaca et autres petits lacs de cette région.

La survivance dans les régions d'Ica et de Nazca de nombreux toponymes d'origine aru attestent l'existence de cette langue durant la première époque des développements régionaux. A cela s'ajoute quantité d'anthroponymes consignés pendant l'époque coloniale⁴¹. Un exemple concret, le mot aru *Shika* qui, sous l'influence du quechua se prononce *Ica* (Tello, 1979 : 29), désigne à l'époque coloniale le fleuve, la vallée et la ville d'Ica ; et durant la République, le département d'Ica qui regroupe les provinces de Chinchá, Pisco, Ica et Nazca.

Une source coloniale nous informe que le territoire Nazca, à la fin de l'époque préhispanique, était composée de trois régions : Nazca, Collao et Palpa (Rossel, 1954 : 47). Dans d'autres documents coloniaux plus anciens, la vallée de Nazca est enregistrée sous les noms de la vallée du Collao⁴², la Vallée du Collao de Cajamarca et la vallée du Collao de Lucanas (Zevallos, 1977 : 13). Certaines sources relatent que les populations de Nazca furent regroupées en deux villages : Cajamarca la petite, « Cajamarca la chica », l'actuelle ville de Nazca et Palpa (Espinoza, 1975 : 89). Il est évident que les Espagnols ont recueilli de la bouche des natifs des toponymes d'origine aru ; par exemple, le terme *Collao* d'origine aru, utilisé aujourd'hui par les Aru aymara pour désigner la région des hauts plateaux, appelée *meseta del Collao* « plateau du Collao ». La toponymie quechuanisée et hispanisée de Cajamarca qui devait être *Caxamalca* selon Cieza de León (1973 : chap. LXXV) provient de la racine aru *malla*⁴³. Un autre exemple, le mot *Lucanas* en

⁴¹ Nous détaillerons d'autres toponymes à la fin de ce chapitre.

⁴² Dans la vallée d'Ingenio, proche des géoglyphes Nazca, le site de Tambo del Collao/La Legua constitue un centre administratif Inca. Ce lieu a influencé la dénomination de la vallée de Nazca.

⁴³ Non loin de Nazca, dans la sierra d'Ayacucho, le corregidor Luis de Monzón décrit le village de *Jesús de Caxamalca* (Monzón, [1586] 1965 : 230), et non de *Cajamarca*. Dans les premiers rapports relatant la conquête du Pérou, on parle de *Caxamalca*, la ville où Pizarro fit prisonnier l'Inca Atahualpa (Cristóbal de Mena, [1534], 1967 : 80). Cela implique que l'aru était présent sur un vaste territoire au moment de l'arrivée des Espagnols, et qu'il disparaît à la suite du processus d'évangélisation catholique qui adopte le quechua comme un de ses véhicules idiomatiques.

⁴⁰ Il s'agit de céramique et de textiles en laine de camélidé.

quechua se prononce *Rucana*, (Monzón, 1586 ; Anónimo, 1586). En effet dans la phonétique aru, le /r/ est remplacé par le /l/. Aujourd'hui, c'est le mot *Lucanas* qui est retenu, et qui désigne une province d'Ayacucho.

Un autre document de l'époque coloniale indique que la région de Nazca, durant l'époque Inca était constituée de cinq *ayllus* : *Amoto*, *Caroaya*, *Copara*, *Poroma* et *Utucabra*. Les mots *Amoto* et *Copara* sont d'origine aru ; ils existent aussi dans la langue aymara (Zevallos, 1977 : 5, 18, 21). Le nom de *Poroma* est aussi un vocable utilisé par les Aru-aymaras des hauts plateaux, il signifie les « terres stériles ».

Une étude linguistique a conclu que sur 106 toponymes de la côte sud péruvienne, 26 sont d'origine aru (26.53%), tandis que sur les 336 anthroponymes ou noms de personnes répertoriés, on n'en trouve que 29 (8.71%). Sur ces 29 anthroponymes, 24 appartenaient à des personnes ordinaires et 3 à des personnages de la noblesse⁴⁴. L'usage du préfixe "aqui" et du suffixe "ina"⁴⁵, sont également communs en aru. On les repère dans la région d'Ica dans les toponymes "*Tinguina*", "*Parina*", etc ; et dans le nom "*Aquije*", ce dernier utilisé par les principaux Caciques d'Ica à l'époque Inca. (*Ibid.* : 12). Pour terminer, il est important d'expliquer que le mot *Nazca* a aussi une origine aru : Il vient de *Lanasca* ou *La Nasca*, tel qu'il fut noté par plusieurs chroniqueurs et dans des documents coloniaux du XVI^e siècle pour nommer l'actuelle région de Nazca⁴⁶. Mais on a aussi répertorié *Nanasca* dans le registre du vice-roi Conde de Nieva en 1563 (Velez Picasso, 1931 : 43). Le mot apparaît aussi dans les titres de *Santiago de Caxamarca del valle de la Nanasca* ou *Villa de Nasca del valle de la Nanasca* (Quijandria, 1961).

Cette hésitation entre *Lanasca* et *Nanasca* répond aux fluctuations entre /l/ et /n/ en position initiale de syllabe dans les dialectes aru des régions de la sierra centrale comme dans le bassin du Titicaca⁴⁷. Plus important encore est l'anthroponyme *Nanasca* utilisé par le principal *curaca* de la vallée à l'arrivée des espagnols (*Ibid.*), nous pouvons citer le cas de Diego Nanasca qui conserva en 1623 son titre de *curaca* dans le *Repartimiento* de Nazca et qui le transmit à ses descendants (Garcia Cabrera, 1994 : 134).

⁴⁴ Les noms enregistrés sont *Sapachana*, *Tataje* et *Xapa* (Zevallos, 1977: 12). Il y a aussi *Chipana* (*Ibid.* : 23) bien que l'auteur ne le consigne pas dans les noms nobles ou *Xipana*, nom d'une importante *huaca* à Ica (Velez Picasso 1931 : 41-42).

⁴⁵ Torero a relevé les mêmes sons dans le manuscrit quechua d'Huarochiri du Père Avila, en des termes comme *auquisna* "de notre père créé" et *chaicasna* "de notre mère" (Torero, 1975: 235 ; 2002 : 128).

⁴⁶ Voir par exemple le document administratif rédigé par le vice-roi Toledo de 1586 ; il s'agit des populations autochtones de la région de La Nazca installées à Arequipa (in Espinoza Soriano, 1976).

⁴⁷ Le phénomène de la fluctuation entre deux consonnes arriva même à se généraliser dans le cauqui/jaquaru, dans lequel tout /l/ initial se changeait en /n/ : par exemple *Lima* se dit *Nima*, *lajra*, *najra*, « langue », *laru*, *naru*, « rire », *lunar*, *nunara*, « grain de beauté », etc. Pour tous ces cas, voir Belleza (1995), Cerrón Palomino (2000b, 2004) et Torero (2002).

De même, il existe des toponymies Nazca dans la vallée d'Ica, par exemple un village préhispanique nommé *Limanasca* (Velez Picasso, 1931: 37). On constate aussi au sud du Pérou, en plein territoire aru aymara, la présence de villages comme *Asango Nasca* à Yunguyo⁴⁸, *Nazcara*⁴⁹ ou *Nazacara* sur le haut plateau bolivien, une colline est également appelée *Nasca* dans la sierra du département de Tacna. Le nom de *Nanasca* ou *Lanasca* est à la fois un toponyme et un anthroponyme aru, d'enracinement très ancien lié à la noblesse. A ce sujet, Quijandria (1961) nous informe que, lorsque mourut le *curaca* de *Nanasca*⁵⁰ en 1589, il laissa en héritage à l'église catholique les terres de Caguachipana, nom originel de Cahuachi. Ce témoignage nous permet de supposer qu'il y eut une continuité en matière d'héritage des propriétés des *curacas* et que la toponymie doit remonter à l'époque Nazca.

A notre avis, Caguachipana est un nom composé : *cagua-chipana*, *cagua*, *cahua* ou *qawa* est un mot quechua qui signifie « regarder », « observer », « notabilité » ou bien il est le qualificatif de « noble »⁵¹, « considéré pour sa vertu », (Yaranga Valderrama, 2003 : 256). *Chipana* par contre est un ancien anthroponyme et toponyme qu'on retrouve sur la côte sud (voir annexe). Il désigne « celui qui fait honneur et orgueil à son peuple » (De Lucca, 1983). *Chipana* devait évoquer un titre nobiliaire curacal, lié à la toponymie *Xipana* enregistré comme une *huaca* importante dans la basse vallée d'Ica, dominant les sources du fleuve⁵² et donc une zone sacrée associée à l'eau. Cette caractéristique topographique rappelle le site de Cahuachi (voir le chapitre X). Dans ce contexte, il est possible que Cahuachi à l'époque Nazca ait porté le nom aru de *Chipana* qui signale un lieu de grand prestige pour des célébrations religieuses ou politiques. Ce n'est qu'après l'avancée du quechua et la dynamique bilingue qu'il dût porter un double nom en quechua et en aru pour exprimer la même conception.

⁴⁸ Une région de la province Chucuito, département de Puno, dans le bassin du lac Titicaca.

⁴⁹ Situé à 32 km. de la Paz, sur les bords du río Desaguadero qui prend sa source du lac Titicaca.

⁵⁰ Il s'agit du *curaca* de la région Nazca à l'arrivée des espagnols.

⁵¹ Parmi les quechua, il existe le nom *Qhawaq* ou *Quawak* qui signifie « sentinelle », « celui qui veille ». En Aymara, il existe le nom *Qhawana* compris comme « rocher », « celui qui se trouve sur un lieu d'où on voit tout », ou « celui qui conduit les travaux ». L'usage du suffixe *na* parmi les aru est connu, *Qhawana* est la version aymara du nom quechua *Qhawaq*.

⁵² Ces terres de *Xipana*, comme elles se trouvaient dans une zone de sources et pour que les espagnols ne s'en emparent pas, furent vendues avec l'accord général de la population aux principaux *curacas* des moitiés opposées *Hanan* et *Lurin* d'Ica (Velez Picasso, 1931: 42). Une stratégie pratiquée par les autochtones pour créer des documents de propriété à l'intérieur du système espagnol et de cette façon sauvegarder les terres considérées comme sacrées ou *huacas*. Ceci montre bien l'importance des *curacas* dans la possession ou la gestion des lieux sacrés depuis des époques très anciennes.

Si l'on admet le contexte de bilinguisme qui devait se pratiquer à Nazca avec un quechua de plus en plus dominant sur l'aru, durant la deuxième époque des développements régionaux, il est possible que le vocable Caguachipana ait voulu exprimer l'action du verbe quechua *qawa* « observer », « regarder » ou « diriger le regard ». Cela impliquerait alors l'idée d'orienter le regard vers les anciens et prestigieux temples arus-Nazca de Chipana. Plus tard, avec la diffusion du castillan et l'extirpation de la religion andine plus présente sur la côte que dans la sierra, le nom de Caguachipana a pratiquement perdu tout son sens. Des nos jours il est seulement connu sous le nom de Cahuachi. Le nom de Cahuachi ou Cahuachipana peut être aussi en relation avec un coquillage de grande valeur connu sous le nom de Concha Cahuachi⁵³. Avec le *mullo Spondylus* et le *Strombus*, ils constituaient des offrandes spéciales destinées aux temples et aux *huacas*⁵⁴. Il est censé procurer honneur, prestige et fierté⁵⁵.

De l'Horizon moyen à l'Horizon Inca : la disparition de l'aru sur la côte sud

Au début de l'Horizon moyen avec l'essor Huari, l'influence stylistique Nazca sur la région d'Ayacucho décline. Toutefois, on observe que la céramique Huari Chakipampa emprunte des éléments décoratifs de la poterie produite à Nazca (Menzel, 1968). Le prototype de l'architecture orthogonale Huari d'Ayacucho, s'observe auparavant dans les établissements Nazca. De tels éléments démontrent la pérennité des liens culturels entre les régions de Nazca et la sierra d'Ayacucho à travers l'utilisation de dialectes aru.

La disparition de l'aru dans ces régions, est matière à investigation, cependant nous pouvons avancer quelques facteurs qui expliqueraient cette extinction.

1- A l'époque de l'Horizon Huari, l'intégration politique entre la région d'Ayacucho et celle de Lima, allait accroître la renommée de la divinité de Pachacamac et de son centre cérémoniel. Ce prestige politique et religieux se diffusa en établissant des enclaves sur la côte et dans la sierra (Rostworowski, 1990). Cette politique favorisa ainsi l'expansion du quechua vers les zones limitrophes de Lima, les vallées de Chinchay, d'Ica et de Nazca.

2- Pachacamac, dieu des populations quechua de la côte centrale, vit son prestige renforcé après la chute des Huari. En effet il devint une divinité puissante dans cette région. Le quechua acquit une grande réputation en tant que langue culturelle de Pachacamac. Il dut également

servir de langue commerciale utilisée par les populations qui avaient progressivement adopté le culte de Pachacamac. Ainsi débuta peu à peu la seconde diffusion de cette langue (fig. 6.5). Par ailleurs, la langue aru des Huari poursuivit un processus de diffusion vers les hauts plateaux plateau du Titicaca, domaine de la langue puquina des Tiahuanaco. Parmi les dialectes aru, c'est le quichua ou cundi qui se répandit dans les vallées de Cuzco, Abancay et Apurimac, tandis qu'un dialecte aru-aymara s'installait peu à peu dans la région de Puno. Plus tard, avec la chute de Tiahuanaco, l'aru fortifia sa dynamique expansive sous la version aymara, délogeant progressivement la langue puquina.

3- Au cours de la deuxième époque des développements régionaux, sur la côte sud, les Chinchay établis dans les vallées de Cañete et de Chinchay qui étendaient leur domination jusqu'à Ica et Nazca, ont adopté le culte de Pachacamac. Une de leurs divinités nommée Chinchay fut considérée comme le fils de Pachacamac. De même, la déité principale des pêcheurs Chinchay, Urcay Guachac fut conçue comme l'épouse de Pachacamac (Avila, 1987 : 69; Rostworowski, 1989 : 218).

4- Bien que les Chinchay aient adopté la langue quechua⁵⁶, ils n'abandonnèrent pas totalement l'aru. Ils utilisaient les deux langues afin de pouvoir articuler leur commerce entre les régions du nord où l'on parlait le quechua et celles du sud où l'aru conservait une place importante.

5- Le quechua chinchay se consolida en tant que langue des nouveaux Etats de la côte sud. Ces Etats essentiellement commerciaux comme les Chinchay et les Huarco, fidèles au culte de Pachacamac permirent la consolidation du quechua sur la côte sud au cours du XII^e siècle (fig. 6.6). En même temps la dynamique commerciale des Chinchay a probablement favorisé une lente diffusion du quechua vers la sierra d'Ayacucho (Torero, 1975 : 244). Les Chinchay menèrent des expéditions militaires vers la sierra et atteignirent la région du Collao (Cieza de León, [1553] 1973 : chapitre LXXIV). Ces expéditions militaires avaient pour objectif d'étendre les routes commerciales et en même temps d'éliminer la concurrence des aru de l'*altiplano* et des régions sud d'Arequipa. A Huancavelica, Ayacucho et Cuzco, la politique commerciale des Chinchay aurait favorisé la formation progressive d'un contexte de bilinguisme quechua - aru. Dans la sierra de Lima, entre Huarochiri et Yauyos, le dialecte aru cauqui/jaquaru résista à l'avancée du quechua.

6 - La région de Cuzco appartenant à la sphère aru à l'époque Huari, constituait à la fin de la deuxième époque des développements régionaux une zone frontière entre l'aru et l'avancée du quechua chinchay. Après la consolidation de l'Empire Inca et d'incessantes guerres d'affirmation régionale, le gouvernement inca de tradition initiale aru quichua /cundi renonça contre toute attente à répandre ce dialecte aru utilisé uniquement par les familles nobles de Cuzco et considéré comme la langue

⁵³ Archivo Arzobispal de Lima, sección de Idolatrías, Legajo 2, Expediente 11, año 1696 (Rostworowski, 1981 : 91).

⁵⁴ Ces coquillages continuèrent à être utilisés par les prêtres andins durant la période coloniale.

⁵⁵ Les *curacas* de Chinchay, durent leur richesse à l'intense commerce de ces coquillages sacrés (*Spondylus*, *Strombus* et *Cahuachi*) importés des zones équatoriales (Rostworowski, 1970). Quantité d'offrandes de ce coquillage ont été mises au jour à Cahuachi et dans d'autres sites Nazca. Ce commerce de longue distance se pratiquait déjà sur la côte sud à l'époque de l'Horizon ancien.

⁵⁶ Dans cette région on parlait le quechua chinchay.

secrète des Incas⁵⁷. Les Inca adoptèrent la langue quechua chinchay ou la langue du Chinchaysuyo pour affirmer leur politique au sein d'un territoire où se parlaient diverses langues et d'innombrables dialectes. En effet, il s'agissait de la langue du culte de Pachacamac et des Chinchas, les plus riches commerçants des Andes et les alliés des Inca. La langue quechua était compatible avec l'expansion Inca car son caractère commercial facilitait la gestion administrative du territoire conquis. Ceci expliquerait la dominance du quechua chinchay sur les autres langues en les éclipsant mais aussi en s'imprégnant de leur phonétique et de leur lexique, c'est le cas de l'aru local quichua/cundi et de l'aru aymara de la région du lac Titicaca qui ont influencé le quechua de Cuzco. L'ampleur monumentale et architectonique du centre cérémoniel de Pachacamac à l'époque Inca⁵⁸ révèle le rôle important joué par cet oracle dans la politique expansive de l'empire inca. La récupération et l'incorporation de Pachacamac par les incas a consolidé leur pouvoir macro régional. Ce contexte a aussi favorisé une nouvelle vague de diffusion pan-andine du quechua.

7- Le quechua chinchay imposé aux populations conquises par l'empire Inca s'est accompagné parfois de la politique des *mitmas*,⁵⁹ un système punitif consistant en général à déporter des populations rebelles vers d'autres territoires et à les remplacer par d'autres populations étrangères mais fidèles à l'inca (Espinoza, 1981 : 299-325; Pärssinen, 2003 : 150-156). A travers les *mitmas*, les Inca cherchaient à étouffer de possibles révoltes, ce qui devait bouleverser le système linguistique ancré dans chaque région depuis des siècles.

La région de Nazca soumise militairement par les Incas a subi la politique des *mitmas*. Une partie de la population de Nazca fut envoyée dans la région d'Apurimac (Valcarcel, 1964 : III, 21) et une autre fut déplacée à Ocoña à Arequipa (Espinoza, 1976). A cette époque, les vallées de Nazca étaient occupées par les Poroma liés à la tradition Ica-Chincha. La sévère politique des incas pourrait être à l'origine de la destruction ultérieure des centres administratifs incas⁶⁰ par les Poroma. Ces

événements ont eu lieu à la suite du retrait militaire Inca qui devait affronter les espagnols et leurs alliés les *curacas* régionaux.

8- Pendant la conquête espagnole, les populations de la côte péruvienne subirent une forte baisse démographique en raison de maladies et d'épidémies importées par les européens⁶¹ et auxquelles les peuples andins étaient incapables de résister faute d'anticorps (Wachtel, 1971 :145). A cela, s'ajoute le système des *reducciones* qui devait faciliter la propagation des maladies, et le travail forcé dans les mines de la sierra.

9- Les populations de la vallée de Nazca ont assisté aux batailles et aux guerres que se livraient les espagnols. Le chroniqueur Cieza de León raconte que presque tous les malheureux indiens d'Ica et de Nazca disparurent lors de ces conflits meurtriers et que la plus grande tragédie fut causée par la guerre entre Pizarro et Almagro⁶². Entre 1533 et 1560, l'enrôlement massif des natifs pour renforcer les armées espagnoles des deux camps, pendant les trois guerres civiles fratricides⁶³ fut un facteur supplémentaire de cette dramatique diminution.

Cieza de León qui visita la vallée de Chincha vers 1548 rapporte que lors de la Conquête il y avait eu 25000 hommes, mais qu'ensuite il ne resta plus que 5000 habitants (*Ibid.* : LXXIV). En 1557, l'inspecteur Damián de la Bandera témoigna de l'existence d'une ancienne population qui atteignit 150000 hommes, pour Chincha, Guarco et Pachacamac, alors qu'il ne restait plus à Chincha qu'environ 500 indiens, à Guarco 50 et à Pachacamac 100 (Zevallos, 1977 : 14). Bien que l'on puisse avoir des doutes sur les chiffres quant à cette dernière information, ne sachant pas s'ils se rapportent à la population totale ou seulement aux chefs de familles tributaires, ils montrent à l'évidence une nette différence du nombre de la population entre 1533 et 1560.

région. Ses enceintes principales avaient été construites en pierre polie dans le style impérial de Cuzco. A l'époque de la conquête espagnole, ces enceintes ont été totalement enterrées par les populations Nazca dans le but d'effacer toute trace des monuments incas. Cette architecture a été révélée grâce aux fouilles dirigées par Miguel Pazos entre 1995 et 1996 et auxquelles nous avons participé.

⁶¹ Il s'agit en particulier de la grippe, de la rougeole et la variole.

⁶² «Las guerras pasadas consumieron con su crueldad (según es publico) todos estos pobres indios. Algunos españoles de crédito me dijeron que el mayor daño que a estos indios les vino para su destrucción fue por el debate que tuvieron los dos gobernadores Pizarro y Almagro sobre los limites y términos de sus gobernaciones, que tanto caro costo, como vera el lector en su lugar» (Cieza de León, [1553] 1973: LXXV, 185).

⁶³ Au début, il s'agissait de la guerre qui opposait Francisco Pizarro à Diego de Almagro entre 1537 et 1538, pour la possession de la région de Chincha et que gagna Pizarro. Cependant la guerre recommença après l'assassinat de Pizarro par Diego de Almagro le jeune (fils du conquistador vaincu) et l'opposition de ce dernier à Vaca de Castro entre 1541 et 1542. Ensuite, il y eut des guerres qui opposèrent les premiers conquistadores à l'autorité des vice-rois venus d'Espagne avec de nouvelles lois entre 1544-1548, en particulier celle menée par Gonzalo Pizarro contre le vice-roi Blasco Núñez de Vela (mis en déroute) et son successeur le vice-roi Pedro de la Gasca battu par G. Pizarro ; enfin, la guerre menée par Francisco Hernández Girón entre 1553-1554, contre l'armée de la Real Audiencia qui assumait le pouvoir après la mort d'Antonio de Mendoza. Au cours de cette dernière guerre, les régions d'Ica et de Nazca leur servirent de champs de batailles.

⁵⁷ Des documents du XVI^e siècle nous informent qu'en plus de la langue quechua employé par les Incas pour communiquer avec leurs vassaux, ces derniers en utilisaient une autre entre membres de leur noblesse. Cette langue était la même que celle utilisée dans la vallée de Tambu ou Pacaritambo (la vallée d'où, selon les mythes, sortirent les quatre *ayllus* fondateurs de Cuzco). Avec la conquête espagnole, cette langue a été peu à peu oubliée par les descendants des Incas (Cobo, [1639]1956: II, L. XII, cap. III, 64). Une autre source nous informe que les habitants des villages de Anta, Puquiura, Guarocondor et Zurite, proches de Cuzco, parlaient, tous ou en majorité, des langues différentes, mais aussi la langue principale (Niculoso de Forne, [1586] 1965:16-30). Sans aucun doute, ces dialectes étaient aru ce qui explique la nette influence de cette langue sur le quechua actuel de Cuzco.

⁵⁸ Selon les fouilles menées récemment par Makowski, ce site connaît son essor monumental durant l'époque Inca. Communication personnelle de Makowski.

⁵⁹ Plusieurs témoignages et des interrogatoires d'indigènes attestent que le mot quechua *mitma* fut utilisé pour désigner les «*hombres transpuertos o mudados*», «*transportados o advenedizos*», «*forasteros o extranjeros*» ou «*extranjeros hechos ya naturales en algún pueblo*» (Espinoza, 1981: 300).

⁶⁰ Le site de Paredones situé à deux kilomètres vers l'est de l'actuelle ville de Nazca, était le centre administratif inca le plus important de la

Des données plus récentes indiquent qu'au début de la Conquête, entre les vallées de Chincha, de Pisco, d'Ica et de Nazca, il y avait près de 77500 habitants et qu'il n'en restait environ que 6000 en 1612 (*Ibid.* : 16). Dans ce contexte, les traces de l'aru se réduisirent au point de passer inaperçues dans les registres espagnols.

les deux premiers siècles de l'époque coloniale, parmi lesquels nombre d'entre eux sont encore utilisés de nos jours par les populations d'Ica, de Nazca et d'Acari.

A ces évènements, s'ajoutent le métissage et la forte diffusion du castillan sur la côte, mais également l'introduction d'esclaves africains, main-d'œuvre jugée nécessaire pour les haciendas d'autant plus que la densité de population autochtone de la région avait baissé de façon drastique. De même, la politique coloniale imposa l'adoption du quechua aux populations indigènes survivantes pour faciliter l'information administrative et aussi la diffusion du christianisme (Rojas et Bravo, 1989 : 88). Ceci aida à la consolidation de cette langue sur la côte sud au mépris de l'aru.

Tous ces éléments ont contribué à l'extinction de l'aru dans les régions d'Ica et de Nazca. Cependant, il reste encore des traces de l'aru dans quantité d'anthroponymes et de toponymes de cette zone. Des documents datant de 1586 précisent que dans la sierra d'Ica et au sud du département d'Ayacucho se parlaient des langues très anciennes, différentes du quechua, appelées huahuasimis. L'adverbe quechua *huahua* signifie «sur» ou «derrière», il exprime donc l'idée d'un fait du passé ou d'un objet ancien⁶⁴. Une autre information datant du XVI^e signale que dans la province de Lucanas où naissent presque tous les fleuves de Nazca, les populations parlaient des langues appelées aussi huahuasimis ce qui signifie «langue en dehors de la langue générale»⁶⁵. Les populations andines qui ont continué à parler ces huahuasimis durant le XVI^e siècle ont été sans doute les derniers vecteurs d'un ancien dialecte aru. Ce fait corrobore la théorie d'un bilinguisme aru-quechua⁶⁶ dans la province de Lucanas, similaire à celui des territoires de Nazca. Malheureusement, les espagnols ne s'aperçurent pas de cette réalité linguistique sans doute en raison des pertes démographiques, de la rapide assimilation des natifs au castillan, mais aussi des guerres qui frappèrent la région pendant les premières décades de la conquête espagnole. En tout état de cause, il ne reste de cette réalité que les toponymes et anthroponymes répertoriés pendant

⁶⁴ Il existe le mot quechua *huahuariccuni*, qui signifie «raconter les merveilleuses histoires des ancêtres» (Jiménez de la Espada, 1965: I, 221). La racine *huahua* de ce mot quechua nous rapproche à nouveau de la dimension du passé.

⁶⁵ "Hay en este repartimiento mucha diferencia de lenguas, por que en la parcialidad de Antamarca tienen una de por sí antiquísima y los Apacaraes otra, y otra los Omapachas, otra los Huchaycayllos, y estas lenguas no tienen nombre cada una de por sí, mas que todos ellos dicen a su propia lengua huahuasimi, que quiere decir la lengua fuera de la general, que es la del Inca, que en común usan de ella en esta provincia y repartimiento, y en la que todos se entienden y hablan" (Monzón, 1586: 237-248).

⁶⁶ D'après Torero, beaucoup de noms de villages et de plantes cités dans le document de Lucanas, sont notamment aru ; ils sont même répertoriés sans variation ou avec une légère variation phonétique ou de sens par rapport à l'aymara de Ludovico Bertonio (Torero, 1975: 235-36). Il faut accorder une grande importance au toponyme *Omapachas* signalé aussi dans la sierra de Lima dans le manuscrit quechua de Huarochirí.